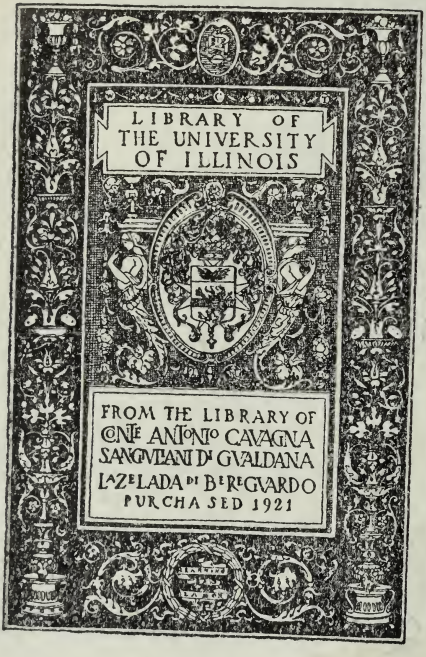
LIBRARY OF
THE UNIVERSITY
OF ILLINOIS
FROM THE LIBRARY OF
CONTE ANTONIO CAVAGNA
SANGUIANI DI GUALDANA
LAZELADA DI BEREGUARDO
PURCHASED 1921

B
L888cF

Digitized by the Internet Archive
in 2012 with funding from
University of Illinois Urbana-Champaign

http://archive.org/details/viedesaintstanis00cepa

VIE

DE

SAINT STANISLAS

KOSTKA,

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

Composée en italien par le P. VIRGILE CÉPARI, *de la même Compagnie, traduite par* M. Calpin, *ex-Pénitencier du Pape.*

NOUVELLE ÉDITION.

CORRIGÉE PAR A. M. D. G***.

Consummatus in brevi, explevit tempora multa. SAP. IV.

AVIGNON,

CHEZ SEGUIN AÎNÉ, IMPRIMEUR LIBRAIRE.

1824.

VIE

DU BIENHEUREUX

STANISLAS KOSTKA,

NOVICE DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

LIVRE PREMIER.

I. La maison de Kostka est une des plus anciennes maisons de la Pologne. Ses grands biens, et les charges qu'elle a possédées en ce royaume, l'y ont rendue si considérable, qu'elle se trouva en état, lorsque Henri III revint en France, de disputer la couronne aux princes qui y prétendoient; et peu s'en fallut qu'elle ne l'emportât. C'est de ce sang illustre que le bienheureux Stanislas, dont j'écris la Vie, tire son origine. Il naquit au château de Rostkou, dans la Basse-Pologne, le vingt-huitième d'octobre mil cinq cent cinquante. Il fut le dernier des enfans de Jean Kostka, sénateur de ce royaume, et de Marguerite Kriska, sœur du Palatin de Masovie, issue de la maison d'Odrovas, que l'admirable saint Jacinthe, qui en étoit, a rendue si célèbre.

On peut dire de Stanislas ce qu'Isaïe dit de lui-même, que Dieu l'avoit appelé à son service dès le ventre de sa mère, et qu'il l'avoit formé exprès pour cela. Car il est marqué dans les procès qui ont été faits à Posna et à Rome pour

sa canonisation, que sa mère étant grosse de lui, s'aperçut un jour qu'elle avoit un Nom de Jésus imprimé sur le sein, avec des caractères si bien formés et d'une couleur si éclatante, qu'il étoit impossible que cela se fût fait par hasard. Cette merveille fit que Stanislas parut à ses parens comme une chose qui appartenoit plus à Dieu qu'à eux : et comme ils avoient beaucoup de piété, cette considération les obligea à l'élever avec un soin extraordinaire.

Aussitôt qu'il fut en âge d'être appliqué à l'étude, ils mirent auprès de lui un jeune gentilhomme nommé Jean Bilinski, pour lui servir de gouverneur, et pour lui enseigner les principes de la langue latine. Mais de quelque diligence qu'ils eussent usé à lui donner un homme pour l'instruire, le Saint-Esprit, qui vouloit être son premier maître, les avoit prévenus. Car il y avoit déjà long-temps que Stanislas en avoit reçu la première leçon de la science des Saints, quand on résolut de le faire étudier. Aussitôt qu'il fut capable de connoître Dieu, il se sentit porté à l'aimer : et il disoit souvent lui-même, que le premier usage qu'il avoit fait de sa raison, avoit été de s'offrir et de se consacrer entièrement à Notre-Seigneur.

Une correspondance si fidèle à cette première grâce attira sur cette ame innocente les bénédictions du Ciel avec tant d'abondance, qu'on le vit élevé à un très-haut degré de perfection, dans un âge où les autres hommes ne connoissent pas encore la vertu. Un vieux domestique de la maison assuroit que Stanislas avoit été un aussi saint enfant dans les premières années de sa vie, qu'il avoit été depuis un saint religieux. Son père et sa mère lui donnoient le nom d'Ange : et c'étoit son vrai caractère.

Il n'y avoit rien de plus beau que lui : et l'on disoit de sa beauté ce que saint Ambroise dit de celle de la sainte Vierge ; qu'elle inspiroit le désir d'être chaste, et que c'étoit assez de la regarder, pour être délivré des tentations impures. Moins il affectoit de plaire aux hommes, plus il avoit bonne grâce à tout ce qu'il faisoit : il étoit doux et affable ; mais il avoit un air sérieux, qui lui attiroit du respect, et qui le mettoit à couvert de ces caresses dangereuses qui amollissent d'ordinaire le naturel des enfans. Il avoit une pudeur si délicate, qu'il ne falloit qu'une parole trop libre pour le faire évanouir. Cet accident lui arrivoit d'ordinaire à table, où il se trouvoit quelquefois engagé malgré lui à entendre de méchans discours ; et il lui arrivoit si souvent, qu'il fut aisé d'en reconnoître la cause. De sorte que son père, qui l'aimoit tendrement, prenoit soin de détourner tous les entretiens qui pouvoient choquer l'honnêteté ; et quand il ne le pouvoit faire par adresse, il prioit ceux qui les commençoient d'avoir pitié du petit Stanislas, et de lui épargner la peine que lui causoient ces sortes de discours.

L'amour qu'il avoit pour la pureté lui faisoit éviter avec un extrême soin tout ce qui la pouvoit souiller. Il aimoit à être vêtu simplement, il haïssoit le jeu, il fuyoit les conversations dangereuses : et ce qui contribuoit plus que toutes choses à le conserver dans l'innocence, il étoit toujours occupé ou à l'étude ou à la prière.

II. Stanislas étudia dans la maison de son père jusqu'à l'âge de quatorze ans, qu'on pensa à le mettre au collége. Il y avoit en ce temps-là à Vienne en Autriche un célèbre séminaire de

Jésuites, que l'empereur Ferdinand y avoit établi, pour y faire élever la jeune noblesse d'Allemagne dans la crainte de Dieu et dans l'étude des belles-lettres. La réputation qu'avoit alors cette belle académie dans tout le Septentrion, et le grand nombre de personnes de qualité qui y alloient faire leurs études, fit prendre au père de Stanislas, la résolution de l'y envoyer, avec un de ses frères nommé Paul.

Le saint enfant ne pouvoit trouver une demeure plus conforme à ses inclinations que celle-là : on y vivoit très-saintement, et toutes choses s'y faisoient avec beaucoup d'ordre. Il y avoit une ferveur parmi ces jeunes gentilshommes, qu'on eût admirée en des religieux. Ils aimoient la prière, et ils pratiquoient publiquement les plus rudes exercice de la pénitence. Un grand nombre de Luthériens, que la réputation de ceux qui enseignoient dans ce séminaire y avoit attirés, s'y rendoient catholiques : et l'on a su depuis que beaucoup d'entre eux avoient souffert des persécutions cruelles, et de grandes pertes de biens, pour la conservation de leur foi.

Stanislas eut une joie très-sensible, lorsqu'il se vit dans une maison où Dieu étoit si bien servi. Il la considéra comme un lieu de sûreté, où la providence divine l'avoit conduit, pour le préserver de la corruption du siècle : et il crut que la reconnoissance l'obligeoit de contribuer par son exemple à y maintenir la piété. Il s'y prit avec tant de ferveur, qu'il attira d'abord sur lui les yeux de tout le monde ; et en peu de temps il fut considéré dans le séminaire comme un modèle des plus parfaites vertus.

Quand il étoit à l'église, et qu'il assistoit à

l'office divin, chacun s'empressoit pour le voir; et il n'y avoit personne à qui sa modestie n'imprimât de la vénération. Il étoit si recueilli dans la prière, et son visage y paroissoit si plein de feu, qu'il donnoit de la dévotion aux moins fervens. On eût dit qu'il étoit toujours en extase, et il y étoit en effet très-souvent. Il faisoit cependant tout ce qu'il pouvoit pour cacher aux yeux des hommes ces sortes de faveurs : mais Dieu, qui vouloit être glorifié en lui, ne permettoit pas qu'il y réussît toujours. On le voyoit fondre en larmes aux prières publiques; on le surprenoit quelquefois dans ses ravissemens, lorsqu'il étoit fort haut élevé de terre; et il est à croire qu'il se passoit bien des choses encore plus extraordinaires que celles-là dans les longues communications qu'il avoit avec Dieu, lorsqu'il ne pouvoit être vu de personne, et qu'il ne craignoit point de découvrir les graces du Ciel, que son humilité lui faisoit cacher avec un extrême soin.

Il sortoit toujours de l'oraison si rempli de l'esprit de Dieu, qu'il en remplissoit tous ceux avec qui il conversoit. Il avoit fait choix d'un petit nombre d'amis, parmi les plus sages et les plus fervens de ses compagnons d'étude, avec lesquels il passoit d'ordinaire, en des entretiens de dévotion, les heures destinées à la récréation et au jeu. Il s'étoit fait un talent particulier pour tourner la conversation sur des discours de piété, sans qu'on s'aperçût qu'il eût dessein de le faire : et chacun suivoit en cela son inclination avec d'autant plus de facilité, qu'il parloit de tout agréablement, et avec un air de gaieté, qui réjouissoit et qui édifioit tout en-

semble ; de sorte que, quoiqu'il parlât toujours de Dieu, il n'ennuyoit jamais.

Il ne donnoit néanmoins à l'entretien des hommes que ce que les règles du Séminaire ne lui permettoient pas de passer avec Dieu. Car, quelque douceur qu'il trouvât à converser avec ses saints amis, il trouvoit toujours incomparablement plus de plaisir à entretenir Notre-Seigneur, hors duquel il ne voyoit rien d'aimable ni qui méritât d'occuper son cœur.

III. La vie que Stanislas avoit menée dans le Séminaire étoit pleine de vertu, comme nous venons de le voir ; mais elle étoit trop paisible pour durer beaucoup. Dieu ne laisse jamais les Saints long-temps en repos. Comme la perfection, à laquelle il les appelle, consiste dans la conformité qu'ils doivent avoir avec Jésus-Christ crucifié, qui est leur modèle, son premier soin est de leur donner une croix à porter, et de disposer tellement tous les événemens de leur vie, qu'ils y trouvent toujours quelque chose à souffrir.

Le premier déplaisir que Stanislas eût ressenti jusqu'alors, lui fut causé par le désordre que la mort de l'empereur Ferdinand apporta aux affaires du Séminaire. Car Maximilien, qui lui succéda à l'empire, n'ayant pas le même zèle que lui pour l'éducation de la jeunesse, voulut retirer une maison que son père avoit prêtée aux Jésuites pour loger leurs pensionnaires : ce qui obligea ces jeunes gentilshommes, ou à se retirer chez eux, ou à se mettre en pension dans la ville, pour achever leurs études.

On ne peut dire combien ils versèrent de larmes en se séparant les uns des autres. Car, quoiqu'ils fussent de différentes nations, ils

s'aimoient tous beaucoup, et ils vivoient ensemble comme s'ils eussent été frères. Mais ce fut un surcroît d'affliction à Stanislas qu'il eut bien de la peine à supporter, lorsque sortant de cette sainte maison, il se vit contraint d'aller demeurer chez un Luthérien, dont son frère et son gouverneur avoient préféré le logis à ceux de beaucoup d'honnêtes gens d'entre les Catholiques, parce qu'il étoit dans un beau quartier de la ville. Ce choix peu judicieux toucha si fort le cœur de Stanislas, et lui parut de si mauvais exemple, qu'il ne put s'empêcher d'en dire son sentiment, et de témoigner le déplaisir qu'il en avoit. Mais son frère, qui étoit son aîné, et qui commençoit déjà à exiger de lui une soumission aveugle à toutes ses volontés, ne voulut point l'écouter là-dessus; et il fallut lui obéir.

La vie que Paul Kostka commença à mener en cette maison, étoit bien différente de celle qu'il avoit menée dans le Séminaire. C'étoit un jeune homme plein de vanité, qui aimoit le monde et le plaisir, et qui n'ayant plus rien qui le retînt, s'abandonna à son penchant, et ne pensa plus qu'à se divertir. Bilinski, son gouverneur, qui étoit aussi fort jeune, et assez de l'humeur de son disciple, s'accommodoit fort bien de cette manière de vivre, et y conformoit aisément la sienne. Il n'y eut que Stanislas qui ne put voir le désordre de son frère sans une extrême douleur. Il fit tout ce qui lui fut possible pour le porter à une vie plus retenue et plus réglée : mais voyant qu'il n'y gagnoit rien, et que tout ce qu'il faisoit pour cela ne servoit qu'à l'irriter contre lui, il prit la résolution de vivre en son particulier, et de n'avoir de commerce

avec son frère, qu'autant que la nécessité et la bienséance l'y obligeroient.

Quand il n'étoit pas à l'église ou au collége, on le trouvoit dans son cabinet occupé à la prière, qu'il continuoit quelquefois jusqu'à manquer de force, et à tomber en défaillance. Il ne voyoit qu'un fort petit nombre de personnes qu'il avoit choisies parmi les plus fervens de ses condisciples, pour parler quelquefois de Dieu avec eux. Ceux de la maison ne le voyoient qu'aux repas : encore y tenoit-on d'ordinaire des discours peu édifians, qui l'obligeoient à sortir de table long-temps avant les autres.

Cette manière de vivre étoit trop contraire à celle de Paul Kostka, pour ne lui pas déplaire. Il ne regardoit plus Stanislas que comme un censeur incommode, dont la conduite si réglée étoit une condamnation secrète de son libertinage. Le chagrin qu'il en conçut contre lui fut si grand, qu'il le porta à lui faire toute sorte d'outrages, et à le persécuter sans relâche. Il prenoit plaisir en toutes rencontres à lui faire de la confusion, et à le tourner en ridicule sur tout ce qu'il faisoit. Quelquefois il lui reprochoit sérieusement qu'il avoit trop peu de déférence pour son aîné ; et il l'accusoit de manquer de naturel : mais enfin, voyant que tout cela ne lui réussissoit pas, et que Stanislas ne relâchoit rien de sa ferveur, il s'emporta avec tant d'excès contre le saint enfant, qu'il le frappa bien des fois très-rudement, même avec le bâton.

Stanislas souffroit ces traitemens indignes avec la constance d'un petit martyr. Quelque chose qu'on lui eût fait, on lui voyoit toujours un visage égal : et pendant deux ans que dura

cette persécution cruelle, on ne l'entendit jamais murmurer contre son frère, ni se plaindre de personne. Il est vrai qu'il eût bien voulu que Dieu se fût servi d'un autre que de son frère, pour exercer sa patience; car il l'aimoit beaucoup, et il étoit fâché de le voir si emporté : mais il adoroit en cela même l'ordre de la divine Providence, et acquiesçoit toujours sans peine à la volonté de Dieu.

La fermeté d'ame que Stanislas fit paroître durant tous les orages que la mauvaise humeur de son frère excitoit contre lui, n'étoit point un effet d'un naturel fier et opiniâtre, comme on le lui reprochoit quelquefois très-injustement. Quelque violent que fût le procédé de ce frère peu raisonnable, il lui étoit très-complaisant, quand il le pouvoit être sans blesser sa conscience, et sans préjudice de son devoir. Ainsi, quoiqu'il eût de l'aversion pour la danse, et qu'il la considérât comme un amusement dangereux, il se relâcha pour le contenter à en prendre des leçons. Outre cela il lui rendoit tous les jours mille petits services : car quoique Stanislas ne fût âgé que de deux ans moins que Paul, il ne refusoit jamais de lui obéir; et il le faisoit avec un empressement qui étonnoit ceux qui savoient de quelle manière il en étoit traité.

Si Bilinski eût été tel qu'il devoit être, Stanislas eût eu bien moins à souffrir de l'humeur violente de son frère. Mais le désir qu'il avoit de mettre le cadet dans un train de vie plus libre et plus du monde, faisoit qu'il ne s'opposoit guère aux emportemens de l'aîné, à moins qu'il n'en appréhendât quelque accident : et alors même il donnoit toujours le blâme au

petit Stanislas. Il l'appeloit opiniâtre : il lui disoit que c'étoit par sa faute qu'il s'attiroit ces mauvais traitemens : il lui faisoit confusion de sa manière de vivre, qu'il appeloit sauvage, et indigne d'un homme de qualité. A quoi le saint enfant ne répondoit rien, sinon, *qu'il ne se sentoit pas né pour le monde, qu'il n'y étoit pas propre, et que Dieu ne l'avoit fait que pour lui.* La douceur avec laquelle il disoit cela, engageoit quelquefois le Gouverneur à entrer en discours avec lui, pour voir s'il ne gagneroit point sur son esprit, par des raisons plausibles et étudiées, ce qu'il désespéroit d'en obtenir par son autorité.

« Pensez-vous, *lui disoit-il,* Stanislas, que » nous ne voulions pas nous sauver aussi bien » que vous ? Avez-vous assez de présomption » pour croire que de tant de personnes de qua- » lité que vous voyez à Vienne, vous soyez le » seul qui viviez bien ? Ne savez vous pas qu'il » y a un caractère de vertu propre de chaque » profession ? On ne vit pas dans le monde » comme dans les cloîtres; ce qui seroit loua- » ble dans un religieux, est un défaut dans un » cavalier. La dévotion d'un homme doit être » toute renfermée dans le cœur, et il n'en doit » paroître au dehors qu'autant qu'il en faut » pour faire voir que l'on craint Dieu, et que » l'on n'est pas sans religion. Au reste, com- » ment pouvez-vous vous persuader que vous » plaisez à Dieu en désobéissant en tant de ren- » contres à votre frère et à moi, et en prenant » une éducation si contraire aux intentions de » vos parens ? Croyez-moi, Stanislas, vous de- » vriez faire bien plus de scrupule de cela, que » de vous vêtir proprement, et de vous trouver

» en des assemblées, où en vous divertissant
» innocemment avec nous, vous vous forme-
» riez l'esprit, et apprendriez le monde. »

Ce discours que Bilinski accompagnoit de beaucoup de témoignages d'amitié étoit bien plus dangereux pour corrompre l'esprit d'un jeune enfant, que les paroles rudes qu'il lui disoit quand il se mettoit en colère. Néanmoins Stanislas ne s'en laissa pas éblouir; il opposoit toujours à ces fausses maximes de la prudence du siècle, les maximes éternelles de la sagesse de l'Evangile. Il savoit bien que c'est une erreur des mondains, que de se persuader qu'ils se peuvent sauver dans la vie qu'ils mènent; que puisqu'il y a un si petit nombre d'élus, il ne faut pas vivre comme le commun des hommes, si l'on veut en être; que le chemin qui conduit à la vie est étroit, et qu'il l'est pour tout le monde; que la vie n'est pas trop longue pour travailler à son salut, et que c'est abuser imprudemment d'un temps qui nous doit être très-cher, que de l'employer en des conversations inutiles, et en de vains divertissemens; que ce que l'on appelle apprendre le monde, est, à proprement parler, se faire un art d'oublier Jésus-Christ, en prenant des maximes toutes contraires aux siennes, et qu'après tout, pourvu qu'on sache ce qu'il faut faire pour plaire à Dieu, il importe peu que nous sachions ce qui nous peut rendre agréables aux hommes.

Dieu avoit gravé ces vérités si avant dans le cœur de Stanislas, que ni la violence, ni l'artifice des hommes ne les purent effacer; plus on le pressoit de changer de vie, plus il se tenoit sur ses gardes, de peur que la crainte ou la complaisance ne le fissent relâcher en quel-

que chose de ce qu'il croyoit devoir à Dieu. Car en ce temps-là même, il communioit tous les Dimanches et les fêtes les plus solennelles : il entendoit tous les jours deux messes, et il n'entroit jamais en classe qu'il n'eût été saluer le Saint-Sacrement à l'église ; toutes les fois qu'il communioit, il jeûnoit la veille pour s'y préparer ; il portoit souvent le cilice, il ne dormoit que fort peu, il se levoit à minuit pour prier ; et après sa prière, qui duroit toujours fort long-temps, il prenoit une rude discipline, et se déchiroit le corps si impitoyablement, que son valet de chambre trouvoit toujours son linge taché du sang qu'il répandoit. De sorte que le saint enfant pouvoit dire alors comme David : *Ceux qui me devoient aimer médisoient de moi, et je priois pour eux ; quand ils me faisoient du mal, et qu'ils me persécutoient le plus, je me revêtois d'un cilice, et je jeûnois pour m'humilier.*

IV. Les mauvais traitemens que Stanislas recevoit de son frère, joints à l'austérité de sa vie, lui causèrent une maladie dont il pensa mourir. Le démon qui prévoyoit bien qu'elle seroit dangereuse, fit ses derniers efforts dès qu'il en vit le commencement, pour abattre le courage du serviteur de Dieu ; car un jour qu'on l'avoit laissé tout seul, cet esprit malin s'apparut à lui sous la figure d'un mâtin horrible, et se jeta trois fois sur lui pour l'étrangler : mais le saint enfant ne s'en effraya point ; il eut recours à Notre-Seigneur, et faisant le signe de la croix avec beaucoup de foi et de confiance, il chassa le démon.

Depuis l'apparition de ce fantôme, la maladie de Stanislas alla toujours en augmentant ;

et elle devint si violente, que l'on appréhenda qu'il n'en mourût. Le malade s'aperçut bien lui-même du danger où il étoit : mais comme il n'avoit point d'attache à la vie, il ne craignoit pas de mourir. Une seule chose lui donnoit de la peine en cette extrémité, c'étoit la difficulté qu'il prévoyoit bien qu'il auroit à recevoir le saint Viatique, dans la maison d'un Luthérien très-attaché à sa secte. Il déclara l'inquiétude qu'il en avoit à son frère et à son gouverneur, et il les pria de vouloir bien employer leur crédit auprès de leur hôte, pour obtenir de lui la permission de faire venir un prêtre qui lui administrât les Sacremens. Paul et Bilinski furent embarrassés de cette proposition. Ce que Stanislas demandoit leur paroissoit très-juste, et ils eussent bien voulu le pouvoir contenter en cela : mais ils ne croyoient pas que la chose se pût faire, et ils savoient bien que l'hérétique n'étoit pas d'humeur à rien relâcher là-dessus. De sorte que ne jugeant pas qu'ils dussent s'exposer à un refus qui pouvoit les brouiller avec un homme dont ils avoient souvent affaire, ils prirent le parti de persuader au malade que rien ne le pressoit de recevoir les Sacremens, qu'il n'en étoit pas encore là, que les médecins commençoient à bien espérer de son mal, et qu'il devoit plutôt penser à bien prendre les remèdes qu'on lui donnoit pour rétablir sa santé, qu'à se préparer à la mort. Le saint enfant qui sentoit ses forces diminuer de jour en jour, redoubloit incessamment ses prières envers tous ceux qui l'approchoient, pour les obliger de parler à son hôte en sa faveur : mais enfin, voyant que personne n'osoit le faire, il se résolut de ne demander plus qu'à Dieu, ce qu'il désespéroit d'obtenir des hommes.

Il y avoit déjà long-temps qu'il invoquoit sainte Barbe, à laquelle il étoit très-dévot, pour obtenir la grâce de ne point mourir sans recevoir le saint Viatique : car c'est particulièrement pour cela que la dévotion à cette sainte martyre est célèbre parmi les peuples du Septentrion. Il s'adresse donc à elle en cette occasion, et la conjure avec beaucoup de larmes de ne le pas abandonner dans une nécessité si pressante. Sa prière fut accompagnée de tant de ferveur et de confiance envers la Sainte, qu'il mérita d'en être exaucé. Une nuit, que la violence du mal empêchoit le saint enfant de dormir, il vit paroître la Sainte au côté de son lit, suivie de deux Anges, dont l'un portoit le Saint-Sacrement. A ce spectacle Stanislas se leva plein de joie, et se mit à genoux sur son lit. En cet état il eut assez de présence d'esprit, pour avertir son gouverneur qui le veilloit d'adorer Notre-Seigneur : puis il dit tout haut la prière qu'on a coutume de dire avant que de communier : et après avoir reçu la sainte Hostie, il se remit au lit, où il demeura long-temps dans un silence et dans un recueillement qui marquoient assez qu'il se passoit en lui quelque chose de fort extraordinaire.

Depuis que Stanislas eut reçu le Viatique, il ne pensa plus qu'à se disposer à mourir. Il s'affoiblissoit tous les jours, et son mal ne diminuoit point : de sorte que les médecins, voyant que tous les remèdes étoient inutiles, désespérèrent enfin de sa guérison, et l'abandonnèrent. Il étoit en cet état, et l'on croyoit même qu'il alloit entrer en agonie, lorsque la sainte Vierge s'apparut à lui avec un visage plein de douceur ; et l'ayant consolé par des

paroles fort tendres, elle mit sur son lit Notre-Seigneur, qu'elle tenoit entre ses bras, sous la figure d'un petit enfant, et lui laissa le temps de le caresser. Stanislas étoit si transporté de joie et d'amour, qu'il ne pensoit qu'à posséder en paix son Jésus ; mais la sainte Vierge lui fit connoître, en le retirant d'entre ses mains, que le temps de la jouissance n'étoit pas encore pour lui. Votre heure n'est pas venue, mon fils, lui dit-elle, en le regardant tendrement, il faut mériter la possesion de Jésus par une obéissance fidèle à sa volonté ; entrez dans la Compagnie qui porte son nom, il veut cela de vous, et je vous l'ordonne de sa part. Après avoir dit ces paroles, elle disparut, laissant Stanislas si consolé et si soulagé de son mal, qu'en fort peu de temps il fut en état d'aller à l'Eglise, pour rendre graces à Dieu de tant de faveurs qu'il en avoit reçues durant sa maladie.

V. Il y avoit déjà près du an que Stanislas se sentoit appelé à la Compagnie de Jésus, lorsque la sainte Vierge lui commanda d'y entrer. Mais quoiqu'il eût toujours été disposé à suivre la vocation de Dieu, il n'avoit encore osé s'en ouvrir à personne : car, comme il étoit fort humble, il croyoit avoir trop peu de mérite pour être reçu dans une Compagnie, que tant de personnages éminens en doctrine et en sainteté rendoient célèbre : et d'ailleurs il prévoyoit assez, que quand on l'y eût bien voulu recevoir, ses parens qui l'aimoient, et qui étoient puissans, y mettroient de grands obstacles. Ces considérations avoient si bien flatté en lui la timidité naturelle qu'ont les enfans à cet âge de découvrir ces sortes de desseins, qu'il estimoit la retenue dont il usoit en cela raison-

nable ; et il n'en eut de scrupule que depuis que la sainte Vierge lui eut parlé : mais alors son silence lui parut une si grande foiblesse, qu'il le pleura toujours depuis, comme un des plus dangereux égaremens de sa vie. Il disoit que c'étoit une infidélité à la grace, pour laquelle Dieu pouvoit l'abandonner ; et que s'il ne l'avoit pas fait, c'étoit un effet de sa miséricorde infinie, qui avoit voulu confondre son ingratitude par de nouveaux bienfaits.

Pour réparer cette faute, dès qu'il fut en état de sortir de la maison, il alla trouver le père Nicolas Doni, son directeur, et lui déclara tout ce qui s'étoit passé là-dessus dans son ame, depuis la première inspiration qu'il avoit eue d'entrer en religion, jusqu'à l'apparition de la sainte Vierge : estimant que dans une affaire où il avoit besoin d'un conseil sûr, et de beaucoup d'assistance, il y auroit eu plus d'imprudence que de vraie humilité, à céler cette faveur.

La vocation de Stanislas étoit accompagnée de tant de circonstances qui marquoient qu'elle venoit de Dieu, que le Père n'en put douter : car, outre qu'il ne trouvoit rien dans la vision dont le saint enfant lui parloit, qui la pût rendre suspecte de tromperie, il savoit bien qu'indépendamment de cela, il étoit très-propre au genre de vie qu'il vouloit embrasser, non-seulement pour sa vertu, mais encore pour son esprit et la disposition qu'il avoit pour les lettres, dans lesquelles il surpassoit tous ses compagnons, quoiqu'il étudiât très-peu, et qu'il donnât presque tout son temps à la prière. Ainsi le Père n'eut point d'autre conseil à lui donner, que d'être fidèle à la grace, et d'avoir du courage. Durant cet entretien, Dieu avoit rem-

pli le cœur de Stanislas d'une consolation si douce, qu'il avouoit lui-même, que tout ce qu'il en avoit ressenti jusqu'alors n'avoit rien de comparable à celle-là ; si bien qu'il sortit d'avec le père Doni tout plein d'ardeur, et résolu de mettre tout en usage pour faire réussir son dessein.

Il ne perdit point de temps ; il alla voir ceux qu'il jugea pouvoir lui servir dans son affaire, et il les pria de vouloir se joindre à lui pour solliciter sa réception auprès du Provincial. Le père Laurent Magius, personnage célèbre dans sa Compagnie pour les emplois qu'il y a eus, faisoit alors cette charge dans la basse Allemagne : il demeuroit d'ordinaire au collége de Vienne, parce qu'avec la charge de Provincial, il avoit encore celle de supérieur particulier de cette maison; ainsi il connoissoit bien Stanislas. Il n'eût pas eu de peine à le recevoir, s'il eût eu l'agrément de son père ; mais cet obstacle lui parut si considérable, qu'on ne le put jamais faire condescendre à passer par-dessus. Il crut qu'il ne devoit pas donner cet exemple aux autres Supérieurs de son Ordre, de faire une chose si contraire à la coutume que leurs Pères y avoient établie très-sagement, de ne point recevoir parmi eux les enfans de cet âge sans le consentement de leurs parens. Il savoit bien qu'outre les raisons générales de bienséance, et souvent même de justice, qui doivent empêcher toutes les Communautés d'en user avec cette violence, la Compagnie avoit encore des mesures à garder en cela plus particulièrement que les autres, à cause de l'éducation de la jeunesse qui lui étoit confiée. Il avoit de plus l'expérience que cela ne réussissoit pas. Il se

souvenoit que peu de temps auparavant les Supérieurs s'étant relâchés là-dessus en faveur de quelques enfans de qualité, s'étoient attiré une persécution très-rude en Allemagne. De sorte qu'il avoit sujet de craindre qu'il n'en excitât une semblable dans la Pologne, qui eût été d'autant plus dangereuse, que la Compagnie ne commençoit qu'à s'y établir.

Il falloit des raisons aussi fortes que l'étoient celles-là pour empêcher le père Magius de se laisser gagner par les sollicitations puissantes que Stanislas employa auprès de lui. Car ce courageux enfant, voyant que ses larmes et les prières de ses amis avoient été inutiles, eut bien la hardiesse d'aller lui-même trouver le cardinal Commendon, légat du Pape Pie V, à la Cour de l'Empereur, pour le prier de vouloir user en sa faveur de l'autorité du Saint-Siége, qu'il avoit entre les mains, pour obliger les Pères à le recevoir. Ce grand homme admira tant de ferveur dans un enfant, et quoiqu'il fût alors occupé en de très-grandes négociations, il ne laissa pas de parler pour lui, étant persuadé qu'il ne pouvoit employer le crédit que lui donnoient sa dignité et son caractère plus utilement pour l'Église, qu'en contribuant à lui donner un Saint. Néanmoins ce sage Prélat ne voulant pas se servir en cette rencontre de toute son autorité, pour ne pas exposer les Pères à une nouvelle persécution, sa recommandation n'eut pas l'effet que Stanislas s'en étoit promis; et le serviteur de Dieu demeura alors dépourvu de tout secours humain, afin qu'il mît toute son espérance en Dieu seul.

VI. Stanislas voyant que toutes les mesures qu'il avoit prises pour venir à bout de son des-

sein, ne lui réussissoient pas, se résolut de n'en traiter plus qu'avec Dieu. Il se mit en prières, et levant les yeux au Ciel, d'où il attendoit tout son secours, il conjura ardemment Notre-Seigneur de lui donner les moyens de lui obéir. Ce fut dans la ferveur de cette oraison, qu'il se sentit fortement inspiré de quitter Vienne et de s'éloigner davantage de son pays, dont il voyoit bien que le voisinage seroit toujours un obstacle à ses desseins. Il communiqua cette pensée à un Jésuite Portugais de ses amis, nommé le père François Antoni, que l'impératrice avoit fait venir en Allemagne pour être son prédicateur.

Le Père, que Stanislas entretenoit souvent de son intérieur avec assez de confiance, avoit remarqué une conduite de Dieu sur lui si peu ordinaire, qu'il ne douta point que cette inspiration n'en fût une suite. De sorte que bien qu'il ne crût pas devoir lui conseiller d'y obéir, il n'osa pas l'en dissuader. Il lui promit seulement que s'il en venoit là, il lui donneroit des lettres de recommandation pour le Provincial de la haute Allemagne, qu'il trouveroit à Ausbourg; et pour le Père Général, s'il étoit obligé d'aller jusqu'à Rome.

Stanislas n'étoit pas de ces esprits à qui la jeunesse ou l'ardeur d'un tempérament trop vif, ôte la connoissance des difficultés qui se trouvent dans l'exécution de leurs entreprises. Il voyoit bien, lors même qu'il formoit le dessein de sa fuite, que le succès en étoit mal assuré, qu'il étoit impossible qu'il couchât seulement une nuit hors de la maison, que l'on ne s'aperçût de ce que c'étoit; et que n'ayant ni chevaux, ni argent, il seroit facile à son frère et à son gou-

verneur de le faire arrêter en chemin. De plus, il prévoyoit bien que quand il échapperoit de leurs mains, son voyage seroit long; et que la raison qui empêchoit qu'on ne le reçût à Vienne, étant la même pour toute l'Allemagne, il seroit obligé d'aller trouver le Père Général à Rome. Il savoit bien encore, que si son entreprise ne lui réussissoit pas, comme les hommes ne jugent des choses que par l'événement, tout le monde le blâmeroit, et feroit passer sa ferveur pour une légèreté. Mais Dieu avoit prévenu le cœur de Stanislas d'une si forte grace et l'avoit rempli de tant de confiance, que bien loin d'être détourné de son dessein par ces considérations, il s'obligea même par un vœu exprès de ne point finir son voyage, jusqu'à ce qu'il eût trouvé quelqu'un des Supérieurs de la Compagnie qui l'y voulût recevoir.

Le serviteur de Dieu, ayant affermi son courage contre tout ce qui pouvoit faire obstacle, arrêta le jour de son départ vers le milieu du mois d'août de l'année mil cinq cent soixante-sept. Il passa en prières une grande partie de la nuit qui le précéda : et s'étant levé de fort bon matin, il donna ordre à son valet de chambre de dire à son frère et à son gouverneur qu'ils ne l'attendissent point à dîner, et qu'il étoit invité à manger ailleurs. Ayant dit cela il sortit de la maison sans vouloir être suivi de personne, et il s'en alla aux Jésuites, où il entendit la messe et fit ses dévotions. Il y vit ensuite le père Antoni, pour lui demander des lettres de recommandation qu'il lui avoit promises, et pour recevoir sa bénédiction. Après quoi il sortit de la ville, sans que personne de ceux qui l'avoient vu ce matin-là eussent remar-

qué aucune émotion sur son visage, ni aucun empressement dans ses actions, qui pût faire soupçonner qu'il eût quelque dessein extraordinaire.

Aussitôt qu'il fut sorti de Vienne, il se dépouilla de son habit pour le donner à un pauvre, et il en vêtit un de toile qu'il avoit fait faire exprès : puis s'étant ceint d'une corde, et y ayant attaché son chapelet, il prit un bâton en sa main, et en cet équipage il continua son chemin vers Ausbourg.

On ne s'aperçut à Vienne de la fuite de Stanislas, que bien avant dans la nuit, quand on vit qu'il ne revenoit pas coucher à la maison. Son frère se ressouvint alors que le saint enfant lui avoit dit quelques jours auparavant certaines paroles ambiguës, par lesquelles il jugeoit qu'assurément il avoit voulu marquer qu'il avoit dessein de le quitter. Sur quoi chacun venant à faire ses réflexions, comme il arrive en semblables rencontres, il n'y eut personne qui ne fût persuadé que l'enfant avoit pris la fuite, et qu'il s'étoit allé jeter en quelque maison religieuse.

Cependant comme l'on crut, ou qu'il pouvoit être encore à Vienne, ou que l'on y trouveroit quelqu'un qui pourroit donner des lumières sur la route qu'il avoit prise, on envoya des gens dans tous les lieux où il avoit quelque habitude; mais on n'en put rien découvrir. Quelques-uns ont écrit, que l'on consulta là-dessus une magicienne fameuse, et qu'on apprit d'elle en quel lieu Stanislas devoit coucher cette nuit-là. Mais Paul Kostka n'a jamais avoué cette action, non pas même durant la retraite qu'il fit quelque temps après, où il racontoit volon-

tiers ses fautes pour s'humilier ; et il fut mortifié de la voir rapportée dans une Vie de son frère, qui fut imprimée de son vivant, assurant toujours que ni lui ni Bilinski n'en avoient jamais eu la pensée ; si bien que si la chose est arrivée, comme on le dit, on ne la peut attribuer qu'à l'hérétique chez qui ils demeuroient. Quoiqu'il en soit, il est certain qu'aussitôt que le jour parut, Paul et Bilinski montèrent en carosse avec leur hôte, et suivirent Stanislas sur le chemin d'Ausbourg. Ils marchèrent avec tant de vitesse, qu'en peu d'heures ils le joignirent ; mais Dieu permit qu'ils ne le reconnurent que long-temps après qu'ils l'eurent passé ; ce qui lui donna le temps de s'écarter dans la campagne par des chemins de traverse, et de se dérober à leur vue. Aussitôt qu'ils se furent aperçus qu'ils l'avoient passé, et que c'étoit lui qu'ils avoient trouvé sur le grand chemin habillé en pauvre, ils retournèrent sur leurs pas, et ils s'informèrent si bien des routes qu'il avoit prises, qu'ils n'avoient plus qu'un champ à traverser pour le joindre, lorsque leurs chevaux semblèrent perdre insensiblement toute leur force, et s'arrêtèrent enfin tout court, sans que le cocher les pût jamais faire avancer d'un pas plus avant vers ce côté-là. Cet accident étonna si fort ceux qui étoient dans le carrosse, qu'ils se trouvèrent tous en même temps dans le sentiment de ne plus suivre Stanislas, puisque Dieu avoit bien voulu faire un miracle si visible pour favoriser sa fuite : et ce qui les confirma encore davantage dans la pensée que c'en étoit un, c'est qu'aussitôt que le carrosse fut tourné, et qu'on eut repris le chemin de Vienne, les chevaux recommencèrent à marcher avec la même vitesse qu'auparavant.

Le bruit de cette merveille se répandit dans Vienne peu d'heures après que Paul Kostka fut retourné ; il la racontoit lui-même à ses amis : et ce qui la rendoit plus croyable, étoit le témoignage qu'en donnoit l'hérétique, qui l'avoit accompagné en ce voyage. Il avoit même alors avec lui un valet de chambre, qui assuroit avoir vu le saint enfant marcher sur les eaux en traversant une rivière, pendant que le cocher qui le poursuivoit alloit gagner un pont.

Ces miracles par lesquels Dieu avoit favorisé la fuite de son serviteur, ne permettoient pas de douter que ce ne fût quelque dessein de piété qui la lui eût fait entreprendre, mais on n'en savoit rien de positif, lorsqu'un Hongrois, intime ami de Stanislas, vint avertir Bilinski, que le saint enfant avoit laissé une lettre pour lui dans son cabinet, qui l'instruiroit de tout, et lui marqua l'endroit où il l'avoit mise. Bilinski, plein d'impatience d'apprendre quelque chose de Stanislas qu'il pût mander à son père, alla incontinent chercher cette lettre qu'il trouva dans un livre. Voici ce qu'elle contenoit :

« Ne cherchez point d'autre raison de ma » fuite, que le dessein où je suis de me retirer » du monde, et de suivre la vocation de Dieu, » qui m'appelle dans la Compagnie de Jésus. » Si mon père et mon frère m'aiment comme » ils doivent m'aimer, ils ne trouveront pas » mauvais que je me sois éloigné d'eux, pour » chercher la seule chose qui peut faire le bon- » heur de ma vie. Quand mon père fera ré- » flexion qu'il a souvent témoigné qu'il ne souf- » friroit jamais que j'entrasse en aucun Ordre » religieux, il jugera bien que ne pouvant lui » découvrir mon dessein, sans me mettre dans

» l'impuissance de l'exécuter, je le devois tenir
» secret; et je m'assure qu'il me saura un jour
» bon gré, de lui avoir ôté, par mon éloigne-
» ment, l'occasion de s'opposer à mon bien et
» à la volonté de Dieu. »

Bilinski trouva cette lettre si judicieuse et si pleine de bons sentimens, qu'il ne se contenta pas de l'envoyer en Pologne, il la montra encore à beaucoup de personnes dans Vienne même, qui en furent très-édifiées; si bien qu'étant enfin devenue publique, elle fit de grands fruits en ceux qui la lurent, particulièrement parmi la jeunesse, à qui cette action si courageuse d'une personne de leur âge étoit un exemple illustre d'un parfait mépris du monde, et d'une obéissance fidèle à la vocation de Dieu.

VII. Pendant qu'on s'entretenoit à Vienne de la fuite de Stanislas, et que Bilinski en donnoit avis en Pologne, le serviteur de Dieu continuoit son voyage, et faisoit de si grandes journées, qu'en très-peu de temps il arriva à Ausbourg. Il alla d'abord demander le Père Provincial, et ayant appris qu'il étoit allé à Dillinge pour quelques jours, il aima mieux l'y aller trouver, que de perdre du temps à l'attendre.

Ce fut entre ces deux villes que Stanislas reçut encore une fois la Communion d'une manière miraculeuse. Un jour qu'il avoit fait dessein de communier, il trouva dans un village qui étoit sur son chemin, une église ouverte et des paysans qui prioient Dieu. Le saint enfant ayant cru que c'étoit là une occasion commode pour entendre la Messe et pour faire ses dévotions, entra dans cette église, et se mit en prières comme les autres; mais il n'y eut pas été

long-temps, qu'il reconnut, à la manière dont on y faisoit l'Office divin, que c'étoit un temple de Luthériens. Il eut une douleur incroyable de voir les saints Mystères profanés par ces ministres impies, et de ne pouvoir satisfaire la dévotion qu'il avoit de recevoir ce jour-là Notre-Seigneur. Il pleura amèrement, et il s'en plaignit à Dieu d'une manière si touchante qu'il mérita d'en être consolé : car, pendant qu'il étoit en cet état, il vit paroître une troupe d'Anges, dont l'un qui portoit le Saint-Sacrement en ses mains, s'étant avancé vers lui avec un air plein de majesté, le communia et le laissa comblé de joie dans la possession de son bien-aimé.

Stanislas, fortifié par cette nourriture céleste, arriva enfin à Dillinge, où ayant trouvé le Père Provincial, il en fut reçu avec de grands témoignages de tendresse; car ce Père, qui étoit un homme de beauconp de vertu, l'aima dès qu'il le vit, et se sentit porté à lui aider dans l'exécution de son dessein, jugeant bien que tant de courage et de résolution dans un enfant ne pouvoit être que l'effet d'une forte inspiration. Cela n'empêcha pas néanmoins qu'il ne voulût encore éprouver sa vocation lui-même, et s'assurer de sa vertu, par l'exercice de l'humilité et de l'obéissance. Ce fut à ce dessein qu'il le mit dans le séminaire de Dillinge, où il y avoit alors un fort grand nombre de pensionnaires, et qu'il lui donna pour emploi de les servir à table et dans leurs chambres, selon qu'ils auroient besoin de lui.

Quelque nouvelle que fût pour Stanislas une fonction si peu conforme à sa naissance, il s'en acquittoit avec un soin très-exact. Il pour-

voyoit à tout, il ne s'épargnoit en rien ; les choses les plus pénibles et les plus humiliantes étoient toujours celles qu'il faisoit le plus volontiers. Il imitoit autant qu'il pouvoit, dans ses actions, les manières d'agir des personnes de basse condition, afin de cacher la sienne : mais quelque soin qu'il y apportât, il avoit un air de qualité dans le visage, qu'il ne pouvoit effacer ; de sorte qu'on se doutoit déjà bien qu'il y avoit quelque chose d'extraordinaire en sa personne, quand les Pères qui étoient bien aises que la jeunesse de leur Séminaire profitât d'un si bel exemple, déclarèrent qui il étoit, et à quel dessein il avoit quitté son pays.

Si ces enfans avoient été édifiés de ce qu'ils avoient vu dans Stanislas, durant les premiers jours qu'il avoit été parmi eux et avant de le bien connoître, ce qu'ils en apprirent alors et ce qu'ils en virent dans la suite leur donna de l'admiration. Ils étoient particulièrement surpris de sa mortification. Ils ne pouvoient comprendre comment un enfant qui paroissoit foible et d'une complexion délicate, pouvoit jeûner aussi continuellement et avec autant d'austérité qu'il le faisoit, parmi les fatigues d'un emploi très-rude ; et on leur entendoit souvent dire, en parlant de lui : Comment peut faire Stanislas ? il ne boit ni ne mange, et il travaille toujours.

La vertu que le serviteur de Dieu fit paroître dans le séminaire de Dillinge, durant trois semaines qu'il y demeura, fit juger aux Pères qui en avoient le soin, qu'il étoit très-digne d'être admis dans leur Compagnie, et qu'il y seroit un parfait Religieux. Le Provincial qui l'avoit observé de plus près que les autres, et

qui le connoissoit à fond, le regardoit comme un Saint que Dieu envoyoit à son Ordre encore naissant, pour en être un jour une des plus vives lumières. Cette pensée lui fit prendre la résolution de l'envoyer à Rome, afin de l'éloigner davantage de ses parens, et de leur faire perdre l'envie de le leur retirer, par la difficulté qu'ils y trouveroient, quand ils le sauroient si loin d'eux. Il appela donc Stanislas, et il lui dit qu'il ne voyoit point de meilleures mesures à prendre pour faire réussir son dessein, que de l'envoyer à Rome; qu'il y seroit indubitablement reçu par le Père Général, et que l'on trouveroit là mille moyens de le délivrer des persécutions de son père, que l'on n'auroit point partout ailleurs. Il n'en fallut pas davantage pour résoudre le serviteur de Dieu à entreprendre encore ce voyage. Il ne considéra point qu'il avoit déjà fait près de deux cents lieues, et qu'il en avoit encore quatre cents à faire : l'espérance que le Père lui donna qu'on le recevroit à Rome, occupa tellement tout son esprit, qu'il ne se trouva capable d'aucun autre sentiment, que d'une extrême impatience de partir.

Le Père qui désiroit aussi bien que lui de le voir bientôt dans un lieu où sa vocation fût en assurance, disposa incontinent toutes choses pour son voyage; il l'obligea même à prendre un habit qu'il lui avoit fait faire, parce que celui qu'il avoit apporté de Vienne étoit tout usé, et ne lui pouvoit plus servir.

Il se trouva heureusement pour Stanislas que deux jeunes Jésuites sortoient en même temps que lui de Dillinge, pour aller aussi à Rome: le Provincial le joignit à eux, et leur ayant recommandé d'en avoir soin, il les fit partir tous

trois. Si la compagnie de ces deux bons religieux fut un soulagement pour Stanislas, la conversation de ce saint enfant ne fut pas pour eux une moindre consolation. Toutes ses actions étoient édifiantes ; il passoit une grande partie de la journée en prieres ; et malgré les fatigues de son voyage, il s'acquittoit tous les jours des exercices de piété qu'il avoit coutume de pratiquer à la maison. Il ne trouvoit point d'image de la Sainte Vierge dans son chemin, qu'il ne s'y arrêtât quelque temps pour prier. Tous ses discours étoient de Dieu ; et il en parloit avec tant d'amour, qu'il en eût inspiré aux moins dévots. Il joignoit à cela une égalité d'humeur, et une complaisance pour ses deux compagnons, qui le leur rendit si aimable, qu'ils en conservèrent toujours depuis très-chèrement le souvenir.

Comme ils marchoient tous trois fort bien, ils firent le voyage en assez peu de temps ; car étant partis de Dillinge au mois de septembre, ils arrivèrent à Rome avant la fin du mois d'octobre.

La première chose que fit Stanislas, en arrivant à Rome, fut de s'aller jeter aux pieds du Père Général, qui étoit alors saint François de Borgia, et de renouveler auprès de lui les instances qu'il avoit faites aux Supérieurs d'Allemagne, pour être reçu dans la Compagnie. Le Saint qui avoit déjà été informé par les lettres de Vienne et d'Ausbourg, que Stanislas étoit en chemin pour le venir trouver, l'accueillit avec un visage plein de douceur ; et après avoir vu la lettre qu'il lui avoit présentée de la part du Père Antoni, il lui dit, en l'embrassant tendrement, ces paroles, qui lui

remplirent le cœur de la plus sensible consolation qu'il eût jamais ressentie : « Je vous » reçois avec joie, Stanislas; j'ai trop de preu- » ves que Dieu vous veut dans notre Com- » pagnie, pour vous en refuser l'entrée. On » dit que vos parens exciteront un grand orage » contre vous; Dieu aura soin de le calmer : » n'ayez plus que celui de lui plaire; et soyez » un aussi saint Jésuite, que vous avez été ver- » tueux écolier. »

FIN DU PREMIER LIVRE.

VIE

DU BIENHEUREUX

STANISLAS KOSTKA,

NOVICE DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

LIVRE SECOND.

I. Tout ce qu'il y a de beau à voir dans Rome ne fut pas capable de toucher Stanislas de curiosité, ni de retarder d'un seul jour son entrée au noviciat. Aussitôt qu'il eut été reçu par le père Général, il s'alla présenter au Maître des novices, et lui témoigna l'impatience qu'il avoit de prendre parmi eux la place qui lui venoit d'être accordée.

Il y auroit eu de l'injustice à lui faire attendre plus long-temps une chose qui lui avoit coûté tant de fatigues, et un si long voyage. On voulut seulement qu'il se reposât deux ou trois jours avant que de commencer les exercices que l'on fait à l'entrée du noviciat pour se préparer à prendre l'habit : ce qui fut cause, que bien qu'il fût entré dans la Maison le vingt-cinquième d'octobre, on ne marqua le commencement de son noviciat qu'au vingt-huitième du même mois, jour auquel on fait la fête de saint Simon et de saint Jude.

Stanislas trouva dans sa retraite des douceurs qu'il n'avoit point encore expérimentées. Dieu

qui l'avoit conduit dans la solitude pour lui parler au cœur, se communiquoit à lui avec un si grand épanchement de lumières et de consolations intérieures, que celui à qui le Maître des novices avoit donné le soin de sa conduite durant ses premiers exercices, étoit tout confus qu'on l'eût obligé de prendre la direction d'une personne dont il auroit dû être le disciple. Mais ce fut un grand redoublement de joie pour le saint novice, lorsque le temps de sa retraite étant expiré, on lui donna une soutane, et on le mit avec les autres. Jusque-là il n'avoit encore osé se croire entièrement libre. Tant qu'il avoit porté l'habit séculier, il s'étoit considéré comme un esclave, auquel il étoit resté une partie de la chaîne qu'il venoit de rompre en se sauvant; et cette pensée avoit pour lui quelque chose de désagréable qui l'attristoit. Car il n'avoit jamais rien tant souhaité, que de se voir affranchi de tout ce qui pouvoit lui donner quelque liaison avec le monde : si bien que quand il en fut venu là, il abandonna son cœur à la joie. Il avoit l'esprit si plein de l'idée de son bonheur, qu'il ne pouvoit se lasser d'en parler; et c'étoit un des plus ordinaires sujets de ses conversations avec les autres novices. « Que » nous sommes heureux, mes frères, *leur* » *disoit-il quelquefois les larmes aux yeux*, » Dieu est tout à nous, et nous sommes tout à » Dieu. La vie que nous menons ici est sem- » blable à celle que mènent les Saints dans le » Ciel; Dieu nous tient lieu de toutes choses » comme à eux, et nous sommes certains qu'en » faisant ce qui nous est prescrit par nos su- » périeurs, nous faisons toujours sa volonté » aussi bien qu'eux; et s'ils ont l'avantage de

» la faire avec moins de peine que nous, nous » avons celui de la faire avec un continuel ac- » croissement de mérite, et d'ajouter tous les » jours quelque chose à notre couronne. Il est » vrai qu'ils sont assurés dans leur prédestina- » tion; mais quelle plus grande assurance Dieu » nous pouvoit-il donner de la nôtre, que de » nous avoir retirés du monde, comme il a » fait, pour nous mettre en ce lieu saint : et » un homme qui a cette marque de l'amitié de » Dieu ne meurt-il pas avec bien de la tran- » quillité ? O que la vie des hommes du siècle » est différente de celle-là ! Quelque chose » qu'ils donnent à Dieu, ils lui donnent tou- » jours très-peu, parce qu'ils ne se donnent » pas eux-mêmes ; et ils ont souvent sujet de » douter si ce qu'ils font lui plaît, si l'amour- » propre n'a point plus de part dans les actions » qu'ils croient bonnes, que la grâce et la cha- » rité, parce qu'ils ne sont pas réglés par l'o- » béissance comme nous. Mais quand ils au- » roient toujours de vraies vertus, ont-ils tou- » jours de la fermeté et de la persévérance ? » Les meilleurs ne se pervertissent-ils pas par » le mauvais exemple, qui est si commun dans » le monde ? Combien d'enfans très-vertueux » sont devenus de très-méchans hommes, et » sont morts dans une vieillesse pleine de cri- » mes et de corruption ? »

Pendant que Stanislas jouissoit ainsi du bonheur de sa vocation dans un profond repos, il reçut une lettre de son père, qui eût été capable de le troubler, s'il n'eût pas eu une fermeté et une confiance en Dieu à l'épreuve des plus grands orages. En voici à peu près les termes :

« Il faudroit que j'eusse l'ame aussi basse que » vous l'avez, pour n'être pas sensible au dés- » honneur que vous avez fait à ma maison : il » y va de ma réputation, de faire éclater le » ressentiment que j'en ai, et de faire voir à » toute l'Europe, que si je suis assez malheu- » reux pour avoir un fils qui ait couru l'Alle- » magne et l'Italie en habit de gueux, afin » d'embrasser une profession indigne de sa » naissance, je n'ai pas la foiblesse de laisser » impunies des actions si lâches et si honteuses » à mon nom. C'est à quoi vous vous devez » attendre, et c'est l'unique marque par la- » quelle vous connoîtrez désormais que je suis » votre père. »

Peu de temps après que Stanislas eut reçu cette lettre, un chanoine de Cracovie, qui venoit de la Prusse, lui dit qu'il en avoit vu une à Elbing entre les mains du cardinal Osius, par laquelle son père se plaignoit à ce Prélat, qui étoit de ses amis, que les Jésuites lui avoient enlevé son fils, protestant qu'il s'en vengeroit, qu'il les feroit chasser de Pologne, et qu'il empêcheroit bien qu'ils n'y remissent jamais les pieds. Ces nouvelles n'épouvantèrent pas le serviteur de Dieu ; il se tenoit assuré que la Providence protégeroit les Pères, qui ne l'avoient reçu dans leur Compagnie que sur les marques visibles qu'il leur avoit données d'une vraie vocation : et pour lui, outre qu'il se voyoit assez à couvert de la violence de ses parens, dans un lieu si éloigné d'eux, il se fût estimé heureux d'être le martyr de la vie religieuse. Mais il ne put s'empêcher de témoigner par ses larmes la compassion qu'il avoit de l'aveuglement de son père, à qui le monde inspiroit des

maximes si opposées à celles de l'Evangile et à l'esprit de Jésus-Christ; et ce fut dans ce sentiment qu'il fit cette réponse à la lettre qu'il en avoit reçue :

« Je serois inconsolable, si j'avois mérité » votre colère et les reproches que vous me » faites, par quelque méchante action. Mais je » vous avoue que je ne puis avoir honte de » celles dont vous me blâmez, et par lesquelles » vous vous plaignez que j'ai déshonoré mon » nom. Il y a long-temps que j'ai mis toute ma » gloire à obéir à Dieu, et à embrasser la croix » de Jésus-Christ. J'y ai trouvé tant de dou- » ceurs, que je ne puis me persuader qu'aimant » vos enfans comme vous faites, vous voulus- » siez me priver d'un bien que je ne chan- » gerois pas pour toutes les couronnes du » monde. »

Cette réponse étant portée en Pologne, fit assez comprendre au père de Stanislas, que ses menaces étoient de foibles moyens pour faire changer de dessein à son fils, mais elle ne lui ôta pas la volonté d'en employer de plus efficaces : et peut-être que le temps lui en eût fait naître l'occasion, si la mort de son fils, qui arriva peu de temps après, n'eût désarmé sa colère, et ne l'eût fait changer de sentimens. En quoi il est aisé de voir combien peu raisonnables sont les pères qui disposent, à leur fantaisie et sans consulter Dieu, de la destinée de leurs enfans, croyant trouver dans l'exécution des desseins qu'ils ont sur eux, un moyen infaillible de soutenir l'éclat de leurs familles. Si le bienheureux Stanislas eût suivi les intentions de son père dans le choix d'un état de vie, on ne se souviendroit peut-être plus de cette

maison qui est éteinte il y a déjà long-temps dans la Pologne : c'est lui seul qui en a immortalisé la mémoire, et qui a rendu le nom de Kostka célèbre, comme nous le voyons aujourd'hui, dans toutes les parties du monde.

II. On se trompe quand on dit que la ferveur est la vertu des novices : on la devroit plutôt appeler la vertu des parfaits, puisqu'elle n'est rien autre chose que la charité, à laquelle on donne le nom de ferveur, quand elle est parfaite, et qu'elle est devenue maîtresse de tous les mouvemens du cœur. Cette erreur vient de ce que l'on confond assez souvent la ferveur avec une certaine impétuosité naturelle, par laquelle les commençans se sentent portés à entreprendre beaucoup de choses, bien moins pour plaire à Dieu, que pour contenter leur amour-propre, qui leur inspire un désir secret de se faire remarquer par des actions que les autres ne font pas, et dans lesquelles la nouveauté leur fait trouver quelque sorte de plaisir. D'où vient que s'ils n'ont bien soin d'épurer cette ardeur de ce qu'elle a d'imparfait, ils négligent d'ordinaire les choses communes, parce qu'elles ne les distinguent pas des autres ; ils sont toujours inégaux, parce qu'ils n'agissent que par humeur ; et ils deviennent enfin fort tièdes dans la pratique de la vertu, lorsqu'elle a cessé d'avoir pour eux la grace de la nouveauté.

Comme la ferveur de notre saint novice avoit un principe bien plus noble et bien plus pur que celle-là, elle avoit aussi des caractères et des effets bien différens. Son premier soin étoit toujours de faire les choses ordinaires et communes, avec toute la perfection dont il étoit

capable. Il étoit persuadé de cette maxime si importante dans la vie intérieure, que la sainteté ne consiste ni à faire de grandes choses, ni à en faire beaucoup, mais à bien faire celles que Dieu demande de nous; et l'on peut dire que sa vie en été une preuve sensible; car il paroissoit dans toutes ses actions je ne sais quoi d'animé et de fervent, qui le distinguoit des autres, lors même qu'il ne faisoit rien de plus qu'eux; et quand il n'y auroit que cela de remarquable de sa vie, c'en auroit été assez pour le faire estimer un grand Saint.

Mais Stanislas donnoit une bien plus grande étendue à sa ferveur. Il s'étoit proposé d'imiter tout ce qu'il remarqueroit de plus parfait en chacun des frères; et l'on eût dit, à voir avec quelle ardeur il se portoit aux œuvres de la pénitence, qu'il eût pris à tâche d'en faire lui seul autant que tous les autres. Il jeûnoit souvent, il se donnoit rudement la discipline, il portoit le cilice, et des ceintures garnies de pointes qui lui entroient dans la chair; et il ne se prescrivoit point de bornes dans ces rudes exercices, que la volonté de son directeur, auquel il avoit laissé tout le soin de régler les mouvemens de sa ferveur, croyant qu'il ne le pouvoit faire lui-même sans s'exposer à être trompé.

Par cette conduite, il évita deux piéges dangereux, que l'amour-propre tend aux personnes religieuses, en leur persuadant ou qu'ils sont trop foibles pour faire beaucoup de mortifications, ou qu'ils ont assez de force pour en faire plus qu'on ne leur en permet. Car, d'un côté, il savoit bien qu'il ne faut pas écouter là-dessus la prudence de la chair, ni en croire

même toujours ses amis. L'expérience lui avoit appris qu'on ne manque jamais de raisons plausibles, pour se persuader le relâchement : que la délicatesse, la crainte de ruiner sa santé et de se rendre inutile, sert de prétexte aux jeunes ; les emplois, à ceux qui sont plus avancés en âge ; la caducité et les incommodités, aux vieillards : que ceux mêmes de nos amis qui désirent le plus notre perfection, aident aussi quelquefois à nous tromper en cela ; et que comme l'amitié leur donne je ne sais quelle compassion pour nous qu'ils n'ont pas pour eux-mêmes, ils nous donnent des conseils là-dessus qu'ils ne voudroient pas suivre. D'ailleurs, il n'ignoroit pas qu'on a toujours sujet de se défier des choses qui ne sont pas réglées par l'obéissance ; que le même amour-propre qui porte les foibles à s'épargner par délicatesse, porte les personnes vaines à faire des pénitences indiscrètes pour satisfaire leur vanité ; qu'il est à craindre que des actions qui nous coûtent beaucoup, ne soient encore un jour punies de Dieu, et qu'il ne nous reproche, comme il le fit autrefois aux Israélites par le Prophète Isaïe, que nous faisions notre propre volonté dans notre jeûne.

Ces deux considérations maintenoient également Stanislas dans la ferveur, et dans la soumission : la première le rendoit ingénieux à trouver de nouvelles manières de se mortifier ; et la seconde le rendoit très-religieux à ne pratiquer que celles dont son directeur lui permettoit l'usage.

Il avoit la même obéissance pour ses Supérieurs en toute autre chose, et il s'étoit rendu si parfait en cette vertu, que le Maître des

novices disoit qu'il ne croyoit pas que l'on y pût rien ajouter. Il gardoit les règles et l'ordre de la discipline domestique avec une exactitude très-exemplaire. Il étoit toujours prêt à tout; il ne s'excusoit point, il ne trouvoit rien de difficile : de sorte que son supérieur l'appeloit quelquefois en riant, le tout-puissant. Sa conduite étoit bien éloignée de celle de ces personnes imparfaites, qui s'imaginent qu'il est de la prudence d'avoir toujours quelque difficulté à opposer à ce qu'on leur commande, lors même qu'elles sont en disposition de l'exécuter, afin de faire valoir leur obéissance, et qu'on leur en ait obligation. Stanislas, au contraire, témoignoit toujours à ses Supérieurs, par la manière respectueuse et pleine de gaieté avec laquelle il écoutoit leurs commandemens, qu'il s'en tenoit honoré, et qu'il les recevoit avec plaisir, parce qu'il considéroit Dieu en leur personne. C'étoit l'unique réflexion qu'il se permettoit de faire sur ce qu'ils lui ordonnoient : car il avoit toujours le jugement conforme au leur, et il leur obéissoit aveuglément.

Un jour qu'il étoit allé servir aux offices par humilité avec un autre novice, un des officiers les envoya tous deux chercher du bois; et de peur qu'ils ne se blessassent, il leur marqua ce qu'ils en devoient apporter, et leur ordonna de l'apporter ensemble. Le compagnon de Stanislas, ne faisant peut-être pas réflexion qu'il y avoit une règle qui l'obligeoit d'obéir aux moindres officiers lorsqu'on travaille sous eux, comme au Supérieur de toute la maison, et se laissant emporter par une ferveur assez pardonnable à un Novice, fit la charge de bois bien plus grosse que l'officier ne l'avoit or-

donné, et quand il eut mis ce qu'il jugeoit que deux personnes pouvoient bien porter sans se faire mal, il avertit Stanislas de la lever par un côté, et se mit en devoir de la prendre par l'autre : mais Stanislas, au lieu de faire ce que son compagnon lui disoit, commença à le regarder en souriant, et lui dit, qu'à moins qu'il ne voulût diminuer la charge, et n'y laisser que ce que l'officier leur avoit dit de porter, il ne lui aideroit point : à quoi l'autre s'accorda volontiers, demeurant également édifié de l'exacte obéissance de son saint compagnon, et charmé de la manière honnête avec laquelle il lui avoit fait reconnoître sa faute.

Il ne faut pas s'étonner que Stanislas se fût rendu si parfait dans l'obéissance, puisqu'il avoit dans un très-haut degré les deux vertus dont saint Ignace dit que celle-là tire son origine : l'humilité et la douceur. Il avoit de très-bas sentimens de lui-même, et il faisoit tout ce qu'il pouvoit pour les inspirer aux autres. Il étoit toujours le premier à s'accuser de ses fautes ; il avoit de l'adresse pour les faire remarquer, afin d'en recevoir de la confusion : ses compagnons disoient qu'il étoit un grand calomniateur de lui-même, parce qu'il en disoit quelquefois des choses auxquelles il n'y avoit que l'humilité qui pût donner un sens véritable. Il ne faisoit rien avec plus de plaisir, que ce qui étoit sans éclat ; il aimoit les emplois humilians, il se plaisoit à se faire voir en des habits pauvres et qui le pussent faire prendre par ceux de dehors pour une personne peu considérée dans la maison.

Un jour que le cardinal Commendon l'étoit venu voir à son retour d'Allemagne, il fut sur

le point d'aller se présenter à lui vêtu d'une robe de toile, qu'il avoit prise pour servir à la cuisine, avec un tablier et ses manches retroussées, si son Supérieur ne l'eût obligé de prendre un autre habit, croyant qu'il devoit avoir plus d'égard au respect qui étoit dû à un prélat de cette considération, qu'à la ferveur d'un Novice.

On ne pouvoit faire un plus grand déplaisir à Stanislas que de le louer. Quand il se trouvoit en conversation avec des personnes qu'il voyoit disposées à cela, il tâchoit de détourner tous les discours qui leur en pouvoient donner occasion ; mais il le faisoit avec adresse, et sans qu'on s'en aperçût : car il étoit humble sans le vouloir paroître, et il ne croyoit pas être moins obligé à cacher son humilité que ses autres vertus.

Il ne pouvoit néanmoins si bien prévenir tout le monde, qu'on ne lui parlât quelquefois de sa naissance et de la grandeur de sa maison; et Dieu le permettoit ainsi, afin que ce saint Novice nous laissât les beaux sentimens qu'il avoit sur ces sortes d'avantages dont les hommes font tant de cas, et qu'il nous apprît à les mépriser. « C'est peu de chose, *disoit-il*, que » d'être grand en ce monde où tout est petit. » Il n'y a point de vraie grandeur que celle » qui vient de la grace de Jésus-Christ, par » laquelle nous sommes faits enfans de Dieu, » et héritiers de son royaume. C'est un foible » avantage que d'être né avec des biens que » l'on n'emporte point en mourant ; rien ne » nous fait riches que ce que l'on ne peut nous » ôter. »

Stanislas faisoit voir par ces discours qu'il

n'étoit pas touché des louanges qu'il recevoit des hommes, et il marquoit même, par la rougeur qu'elles lui causoient, qu'elles ne lui plaisoient pas : mais il prenoit bien garde de ne pas faire en cela comme certaines personnes d'une vertu sauvage et chagrine, qui querellent ceux qui les louent, et qui offensent, par des rudesses et des rebuts désagréables, ceux qui leur disent des choses obligeantes ; car il ne croyoit pas qu'il lui fût plus permis de blesser la charité pour éviter la louange, que pour repousser une injure.

Toutes ses vertus avoient le même caractère de douceur qui le rendoit aimable à tout le monde. On s'estimoit heureux quand on pouvoit avoir une heure de conversation avec lui. Il ne méprisoit personne ; il supportoit patiemment les défauts des imparfaits ; il s'entretenoit volontiers avec les plus simples, et il s'accommodoit à l'humeur de chacun, avec une condescendance dont on ne pouvoit assez se louer. Il aimoit sincèrement tous ses frères ; et ils en étoient tous si persuadés, qu'il n'y en avoit point qui ne lui eussent volontiers ouvert leur cœur et confié leurs plus secrètes pensées. Celui d'entre eux qui avoit le plus de part à sa confiance, étoit un jeune Italien natif de Rhége, nommé Etienne Angusti, que les Supérieurs lui avoient donné pour lui apprendre la langue. C'étoit une ame pleine de candeur, et qui avoit les inclinations très-conformes à celles de Stanislas. Aussitôt qu'ils se connurent, ils commencèrent à s'aimer, et ils prirent insensiblement tant de confiance l'un pour l'autre, qu'ils ne se cachoient rien. Ce fut à cet ami fidèle que Stanislas confia le secret de ses révélations, et

c'est de lui qu'on en a appris le détail, après la mort du saint Novice, auquel il ne crut pas manquer de fidélité en découvrant des choses qui devoient contribuer à sa gloire.

III. Stanislas n'avoit pas seulement pour Dieu cet amour de préférence qui fait l'essence de la charité, et qui demeure dans la partie supérieure de l'ame; il avoit encore cet amour de tendresse, qui est un effet de la charité fervente, et qui se fait sentir au cœur. Les transports en étoient si violens, qu'il fut souvent en danger d'en mourir. Le Supérieur l'ayant un jour trouvé au jardin dans une saison fort froide, lui demanda ce qu'il y faisoit Le saint Novice lui répondit avec simplicité, qu'il y étoit venu prendre l'air, parce qu'il s'étoit senti le cœur si enflammé de l'amour de Dieu pendant l'oraison, qu'il avoit besoin de ce petit rafraîchissement pour se soulager. D'autrefois il lui fallut appliquer des serviettes mouillées sur la poitrine, pour tempérer l'extrême ardeur qui s'y étoit allumée : ce qui obligea le Supérieur de lui retrancher quelque chose du temps qu'il avoit coutume d'employer à l'oraison. Mais ce fut inutilement. Toute la vie du saint Novice étoit une oraison continuelle ; et quelque effort qu'il fît pour s'empêcher de penser à Dieu, il en étoit toujours occupé malgré lui, particulièrement sur la fin de sa vie : Dieu paroissant moins épargner cette victime de son amour, à mesure qu'elle approchoit de la consommation de son sacrifice. On lui voyoit toujours les yeux tout baignés de larmes ; et le cardinal Bellarmin a écrit dans le livre qu'il a fait du Gémissement de la colombe, qu'il en versoit des torrens,

lorsqu'il étoit en prières : car son oraison étoit un exercice continuel d'un amour très-tendre, que ses directeurs ont assuré n'avoir jamais été interrompu d'aucune distraction.

Cette union si intime qu'avoit Stanislas avec Dieu, et les grâces visibles qu'il en recevoit, donnoient tant de confiance en ses prières à ceux qui le connoissoient, qu'il n'y avoit point de tentation si rude ni si opiniâtre dont on ne se tînt assuré d'être délivré, quand on lui avoit fait promettre qu'il le demanderoit à Notre-Seigneur. Un Novice nommé Mario Franchi, se trouvant accablé de tristesse et de peines intérieures, qui lui donnoient du dégoût de la vertu et qui lui causoient un grand trouble, se sentit un jour inspiré de découvrir à Stanislas ce qui se passoit dans son cœur, et de le prier de s'employer auprès de Dieu, pour lui faire obtenir la délivrance de cette tentation. L'ayant donc rencontré dans un lieu propre à lui faire cette confidence, il lui dit l'état où il étoit, et le conjura de demander à Notre-Seigneur qu'il lui plût de l'en retirer. Stanislas touché de compassion pour ce pauvre affligé, le consola le mieux qu'il pût, et l'ayant conduit à l'heure même dans l'église, il se mit en prières avec lui, et supplia ardemment Notre-Seigneur de donner quelque soulagement à cette ame. Pendant qu'il prioit, Franchi sentit tout d'un coup les agitations de son cœur calmées, et les nuages qui l'avoient rempli de tant de trouble, entièrement dissipés.

On a appris cette merveille de la personne même à qui elle est arrivée, par un témoignage authentique qu'elle en a donné ; et l'on a su de plusieurs autres, qu'elles avoient été délivrées

de dangereuses tentations d'impureté, en le regardant seulement, et depuis sa mort en jetant les yeux sur son image.

Ce privilége étoit sans doute un effet de la ressemblance qu'il avoit avec la reine des Vierges, ayant conservé son corps pur, et son ame exempte du péché mortel, jusqu'au dernier soupir de sa vie. Ses compagnons estimoient le pouvoir qu'il avoit auprès d'elle, si grand, qu'on leur a souvent ouï dire qu'ils ne savoient point de moyen d'obtenir de la sainte Vierge ce que l'on en souhaitoit, que d'employer auprès d'elle l'intercession de Stanislas. Il étoit si passionné pour sa gloire, qu'il avoit fait une étude particulière de tout ce que les auteurs en ont dit de plus sublime et de plus propre à donner de hautes idées de sa grandeur. C'étoit un des plus ordinaires sujets de ses conversations, non seulement avec les autres Novices, mais encore avec les Pères les plus graves de la maison, qui prenoient à tâche de le mettre là-dessus, parce qu'il mêloit à ce qu'il avoit appris par son étude sur cette matière, des pensées si pleines d'esprit, et des expressions si vives, qu'il ne donnoit pas moins de plaisir à ceux qui l'écoutoient, qu'il ne leur inspiroit de dévotion. La tendresse qu'il avoit pour la Mère de Dieu, étoit égale à son zèle : il l'appeloit sa Mère, et il prononçoit ce nom si doux d'une manière si affectueuse, qu'un grand homme en fut un jour tout surpris, et dit à saint François de Borgia, qu'il lui avoit paru quelque chose de plus qu'humain dans l'air dont Stanislas lui avoit parlé de la sainte Vierge.

Parmi les pratiques de piété par lesquelles le saint novice lui marquoit sa dévotion, une

des plus remarquables étoit, qu'au commencement de ses actions, il se tournoit vers quelque église, où il savoit qu'elle étoit particulièrement honorée, pour lui offrir ce qu'il alloit faire. Et c'est de là qu'est venue la coutume, que les Novices de la Compagnie observent si religieusement à Rome, de se tourner vers l'église de Sainte-Marie-majeure, le matin aussitôt qu'ils sont levés, et le soir avant qu'ils se couchent, et de saluer la sainte Vierge par une inclination profonde, pour lui demander sa bénédiction dans toutes leurs actions, et pour la prier de les protéger pendant le repos de la nuit.

IV. On ne peut appliquer plus justement à personne, qu'au bienheureux Stanislas, ce que Salomon dit en général d'un homme vertueux qui meurt jeune : *Il s'est rendu parfait en peu de temps; et dans le petit nombre d'années qu'il a vécu, il s'est avancé à l'égal de ceux qui ont une plus longue vie. Dieu s'est hâté de le tirer de ce lieu de misère et de péché, parce que son ame lui étoit agréable.*

Il n'y avoit pas encore dix mois accomplis que Stanislas étoit au noviciat, lorsqu'il se sentit intérieurement averti que la fin de sa vie approchoit. Il en eut les premiers pressentimens au commencement du mois d'août, après avoir ouï une exhortation où l'on avoit parlé de la fragilité de la vie humaine, et de quelle importance il est de se tenir prêt à mourir. Il s'en ouvrit le même jour à ceux qui se trouvèrent avec lui en conversation. « C'est à moi, » leur dit-il, mes frères, que l'exhortation » d'aujourd'hui s'adresse; la préparation à la » mort, dont on nous a parlé, est pour vous

» une précaution utile, parce que l'on peut
» mourir en tout temps ; mais elle est de né-
» cessité pour moi qui mourrai ce mois-ci. »

Il dit la même chose quatre jours après au père Emmanuel Sa, dans un entretien qu'il eut avec lui touchant l'Assomption de la sainte Vierge, dont la fête étoit proche ; où, après s'être étendu sur les louanges de la Mère de Dieu avec son zèle ordinaire, il ajouta ces paroles qui marquoient encore plus précisement le temps de son trépas que celles qu'il avoit dites auparavant : « Ah! mon père, que ce fut
» un heureux jour pour les Saints, que celui
» auquel la sainte Vierge entra dans le Paradis!
» je suis persuadé qu'ils en renouvellent tous
» les ans la mémoire, aussi bien que nous, par
» quelque réjouissance extraordinaire, et j'es-
» père que je verrai la première fête qu'ils en
» feront. »

Ces discours ne firent pas beaucoup d'impression sur l'esprit de ceux qui les entendirent. Personne ne pouvoit croire que Stanislas, qui étoit si jeune, et qui se portoit bien, parlât sérieusement, lorsqu'il disoit qu'il n'avoit plus que quelques jours à vivre : mais le saint Novice, qui avoit des lumières bien sûres là-dessus, commença dès-lors à se préparer à mourir. La préparation qu'il y apporta fut bien différente de celle qu'y apportent ordinairement les autres hommes, qui ont coutume d'employer ce qui leur reste de temps et de raison dans la dernière extrémité, à se résoudre à quitter la vie et à se fortifier contre la crainte de la mort. Stanislas se trouvoit dans une disposition d'esprit toute contraire à celle-là : car, comme il aimoit Dieu de tout son cœur, il n'aimoit point

la vie qui l'en séparoit, et ne pouvoit s'empêcher de désirer la mort qui le devoit unir à lui pour jamais. Aussi la demandoit-il continuellement à Dieu dans ses prières, et il employa pour l'obtenir l'intercession du bienheureux martyr saint Laurent, qu'on lui avoit donné pour patron ce mois-là. Car la coutume d'en donner à chacun un tous les mois, avoit déjà été introduite dans la Compagnie par saint François de Borgia, qui la tenoit de ses ancêtres, et qui l'avoit toujours fait pratiquer dans sa maison avec beaucoup de fruit. Stanislas se prépara à la fête de son Saint, par des pénitences extraordinaires, dont la dernière fut une rude discipline qu'il prit la veille au réfectoire en présence de tous les autres.

Le jour de la Fête étant venu, il s'avisa, à l'exemple du bienheureux Herman Joseph, d'écrire une lettre à la sainte Vierge, par laquelle il la conjuroit de lui obtenir la grace de mourir avant la fête de son Assomption, afin qu'il pût assister à la solennité qui s'en feroit dans le Ciel. Il porta cette lettre à la Communion, et il pria très-ardemment la Mère de Dieu, dans la ferveur de cette action, de ne le pas laisser plus long-temps dans son exil. Après quoi il descendit aux offices, pour aider au cuisinier à apprêter le dîné, où Dieu l'occupa de beaucoup de grands sentimens touchant le martyre de son saint Patron.

Sur la fin du jour le saint Novice se trouva mal; et quoiqu'il n'eût encore qu'un assez petit commencement de fièvre, le Supérieur jugea à propos de le faire mettre au lit.

Cette première marque qu'il plut à Dieu de donner à Stanislas que ses prières étoient exau-

cées, lui causa une joie qu'il fut aisé de remarquer sur son visage. Ceux qui le conduisirent à l'infirmerie en furent surpris, et ils ne purent s'empêcher de témoigner de la tristesse lorsqu'il leur dit en faisant le signe de la Croix sur le lit où il s'alloit mettre : *Je ne me leverai jamais de là ;* ajoutant quelque temps après, *s'il plaît à Notre-Seigneur*, pour donner quelque sorte de consolation à ses frères, auxquels il s'étoit aperçu que les premières paroles qu'il leur avoit dites avoient serré le cœur : car il dit ensuite fort affirmativement au Supérieur, qu'il croyoit avoir obtenu de la sainte Vierge, par le moyen de son saint Patron, de mourir avant la fête de l'Assomption, pour se trouver au Ciel en cette sainte journée. Mais comme il n'avoit encore alors qu'une fièvre tierce fort légère, dont les médecins ne témoignoient craindre aucune mauvaise suite, on crut que ses discours étoient plutôt des effets du désir qu'il avoit de mourir, que de véritables predictions de sa mort.

Il passa en cet état jusqu'au quatorzième du mois, qui étoit le cinquième de sa maladie, sans que sa fièvre eût augmenté ; et on le croyoit si peu en danger, qu'un frère, auquel il avoit dit ce matin-là même qu'il mourroit la nuit suivante, lui avoit répondu en riant qu'il ne pouvoit mourir d'un si petit mal sans miracle, et à moins que la Sainte Vierge ne voulût, par l'amitié qu'elle avoit pour lui, qu'il allât célébrer dans le ciel la fête de son Assomption. Mais un peu après midi, il tomba tout d'un coup dans une défaillance qui commença à faire craindre que ce qu'il avoit dit de sa mort ne fût que trop vrai. On le fit néanmoins revenir de

cet évanouissement à force de l'agiter, et ceux qui l'avoient secouru, lui ayant dit qu'il se laissoit trop abattre à son mal, il repartit avec sa douceur ordinaire : *Il est vrai que j'ai bien peu de courage ; mais quand j'en aurois davantage, il me seroit inutile dans une maladie de laquelle je dois assurément mourir.* Peu de temps après cet accident, il lui prit une sueur froide et un si grand abattement, qu'il perdit en un moment toutes ses forces : ce qui fit juger à ceux qui l'assistoient qu'il ne lui restoit plus que fort peu de temps à vivre, et qu'il falloit se presser de lui donner les derniers sacremens.

Le saint malade en ayant été averti, demanda permission à son supérieur de les recevoir couché sur la terre, et de mourir en cette posture de pénitent. Le père fit d'abord difficulté de la lui accorder ; mais enfin ayant considéré que de grands Saints avoient pratiqué cette dévotion à la mort avec beaucoup de consolation pour eux et d'édification pour les autres, il fit étendre une couverture de lit au milieu de la chambre, et ordonna que l'on mît le malade dessus. En cet état Stanislas reçut le Viatique et l'Extrême-Onction avec des sentimens de joie, que l'extrême foiblesse où il étoit ne le put empêcher d'exprimer par le feu qui parut alors dans ses yeux et sur son visage, et par un tressaillement visible de tout son corps.

Après qu'il eut reçu les Sacremens, on lui demanda s'il étoit bien resigné à la volonté de Dieu? A quoi il répondit d'un air tranquille par ce verset des Psaumes : *Mon cœur est prêt, Seigneur, mon cœur est prêt.* Il passa ensuite quelque temps à s'entretenir avec Dieu, tenant en sa main une image de la Sainte Vierge, qu'il

baisoit souvent avec dévotion, et ayant son chapelet passé autour de son bras. De quoi un Père, qui l'étoit venu voir de la Maison professe, s'étant aperçu, voulut prendre occasion de là de lui parler de la Mère de Dieu : *Que signifie ce chapelet*, lui dit-il, *Stanislas? apparemment vous n'êtes pas en état de le dire. Il est vrai, mon père*, lui repartit le malade en souriant, *mais c'est toujours une consolation pour moi que de le regarder, parce qu'il me fait souvenir de ma bonne Mère. Ah! mon cher frère*, reprit alors le Père, tout attendri par ces paroles, *que vous allez donc avoir de joie, quand vous verrez cette Mère si aimable dans le ciel, où elle vous attend, pour vous faire part de sa gloire!* A ces mots le malade sembla reprendre de nouvelles forces : il leva les mains au ciel avec une vigueur qui étonna ceux qui savoient à quel point sa maladie l'avoit affoibli, et donna beaucoup de témoignages d'une joie extraordinaire.

Il étoit déjà plus de minuit, lorsque Stanislas sentant que sa fin approchoit, pria qu'on lui fît voir quelques Novices auxquels il vouloit dire adieu; ce qui ayant été fait, il rendit grâces à la Compagnie des bontés de mère qu'elle avoit eues pour lui, et demanda pardon à tous les assistans des mauvais exemples qu'il pouvoit leur avoir donnés; puis se tournant vers le Supérieur, il lui dit ce mot de saint Paul, *le temps est court :* le Père voulut achever le passage, en disant, *il ne reste plus qu'à nous préparer;* mais le malade le prévint, et ne lui en laissa dire que les deux premiers mots : après quoi il prit son Crucifix à la main, et les assistans s'étant mis en prières autour de lui, il les

pria d'invoquer particulièrement ses saints Patrons de chaque mois, dont il avoit écrit les noms dans un petit livre. Ensuite de cela, il fit quelques actes de contrition et d'amour de Dieu, qui furent ouïs de tous ceux qui étoient présens; puis il demeura assez long-temps dans le silence et dans un recueillement profond, pendant lequel la Mère de Dieu s'étant présentée à lui, suivie d'une nombreuse troupe de vierges, comme on l'apprit à l'heure même de sa propre bouche, il rendit l'esprit entre les mains de sa bonne Maîtresse, un peu après trois heures du matin, le quinzième jour d'août de l'année mil cinq cent soixante-huit, sur la fin de la dix-huitième de son âge, et dans le dixième mois depuis son entrée au noviciat.

V. L'Écriture attribue une manière d'odeur à la vertu des Saints, qui la fait découvrir, et qui donne envie de la suivre, selon cette parole de S. Paul : *Nous sommes la bonne odeur de Jésus-Christ.* Cette odeur a quelque chose de semblable à celle des parfums, qui ne se font jamais mieux sentir qu'au moment qu'ils se consument et qu'ils cessent d'être : car les Saints cachent leurs vertus pendant leur vie, et ne font confidence de ce que la grace opère de plus admirable en eux qu'aux directeurs de leur conscience, ou tout au plus à un fort petit nombre de leurs amis. Mais à la mort, ni leurs directeurs, ni leurs amis ne se tenant plus obligés au secret sur des choses que la gloire de Dieu les oblige de révéler, ils publient les vertus et découvrent les trésors de la grace que ces ames saintes tenoient cachés par humilité.

La même chose arriva à la mort du bienheureux Stanislas. Peu de temps après qu'il eut

rendu l'esprit, ceux que nous avons dit avoir eu part à sa confiance, apprirent aux autres ce qu'ils en savoient de particulier : et ces choses miraculeuses jointes à la haute idée que l'on avoit déjà conçue de sa vertu, le firent considérer de tout le monde comme un très-grand Saint.

Le concours de ceux qui voulurent assister à ses funérailles fut extraordinaire. On y vint en foule de toutes les maisons que les Jésuites ont à Rome, et chacun s'empressoit pour le voir : si bien que la cérémonie de ses obsèques ressembloit plutôt à un appareil de triomphe, qu'à un convoi funèbre. Aussi voyoit-on bien moins de vestiges de la mort sur le corps du serviteur de Dieu, que de marques de la vie bienheureuse dont son ame jouissoit déjà dans le Ciel. On ne remarquoit point de changement en lui, ses traits n'étoient point effacés, il n'avoit rien perdu de la vivacité de sa couleur, on voyoit sur son visage le même air de douceur qui le rendoit aimable à tout le monde pendant sa vie. De sorte que bien loin de sentir en approchant de lui cette horreur secrète que nous cause naturellement la vue des morts, plus on le regardoit, plus on se sentoit rempli d'une suavité toute céleste. Chacun lui baisoit les pieds et les mains, et il y en avoit qui recueilloient avec respect les fleurs dont on avoit parsemé son corps ; ce qui fit dire au père François Tolet, qui fut depuis cardinal, ces paroles que beaucoup de personnes remarquèrent : « Cela est admirable ! un jeune enfant » vient de mourir, et il attire tout le monde » à lui, chacun le veut voir, chacun lui veut » baiser les pieds. Hélas ! nous mourrons peut-

» être bien vieux, nous autres; en fera-t-on
» autant pour nous ? »

Pendant que l'on étoit ainsi en troupe autour de ce saint corps, il arriva un Père de la Maison professe, (que ceux qui ont écrit la vie du bienheureux Stanislas disent avoir été un de ses plus intimes amis, quoiqu'ils n'en aient pas marqué le nom.) Aussitôt qu'il fut entré dans le lieu où l'on avoit exposé le corps en attendant la cérémonie, il s'alla jeter à ses pieds, et les baisa plusieurs fois tendrement en les arrosant de ses larmes. Il fit cette action d'un air si transporté, que ceux qui en furent témoins en demeurèrent surpris; de quoi s'étant aperçu, il voulut leur en apprendre la cause; ce qu'il fit en ces termes, après avoir un peu essuyé ses larmes et recouvré la liberté de parler qu'elles lui avoient ôtée : « Hier au soir ayant appris que
» la maladie de Stanislas devenoit plus dange-
» reuse, et ne pouvant le venir voir à l'heure
» même, parce qu'il étoit déjà fort tard, je ré-
» solus d'y venir aujourd'hui, aussitôt que je
» pourrois sortir de la maison. M'étant couché
» dans cette pensée, vers le point du jour je
» me suis imaginé que je venois au noviciat,
» et que j'avois trouvé en mon chemin une
» personne qui me demandoit où j'allois; il
» m'a semblé que je lui répondois que je ve-
» nois ici; et qu'elle m'ayant encore demandé
» ce que j'y venois faire, je lui ai reparti que
» je venois voir Stanislas qui étoit malade : sur
» quoi cet homme m'ayant dit fort affirmative-
» ment que je ne le verrois pas, et qu'il étoit
» déjà en Paradis, je lui ai demandé d'où il le
» savoit ? Il m'a répondu ces paroles, qui me
» sont demeurées dans l'esprit comme il me

» les a dites : Je le sais bien, je le sais bien,
» et je sais de plus qu'il y est entré ce matin un
» peu après trois heures. A ces mots je me suis
» éveillé, et j'ai appris depuis que Stanislas
» avoit justement rendu l'esprit à l'heure qui
» m'a été marquée dans le songe que je viens
» de vous dire; si je dois appeler un songe
» une chose qui s'accorde si bien avec la vé-
» rité. »

Ce discours fut reçu avec une extrême joie de tous ceux qui l'entendirent, et redoubla le respect que l'on avoit pour la mémoire du saint Novice. On regardoit son corps comme une relique précieuse, qui méritoit d'être exposée à la vénération publique : mais la déférence qu'on eut pour le Saint-Siége, qui défend de prévenir son jugement en semblable rencontre, ne permit pas qu'on en usât ainsi. Il fut enterré comme les autres Religieux de sa Compagnie, à la réserve qu'il fut mis dans un cercueil, où il demeura plus de deux ans sans se corrompre, quoiqu'il n'eût point été embaumé. Il en sortoit même quelquefois une odeur si douce, que toute la chapelle en étoit remplie : Dieu voulant ajouter ce dernier témoignage de la pureté angélique de son serviteur, à tous ceux qu'il en avoit déjà rendus.

VI. Quelque superbes que soient les tombeaux que les hommes érigent à leurs amis, ce sont toujours des marques de la mort et de la destruction de ceux qui y sont enfermés; et si l'on y voit quelquefois gravés quelques vestiges de leur grandeur, c'est pour faire connoître aux autres hommes combien elle a été vaine, puisqu'elle a sitôt fini, et qu'il en reste si peu de chose. Il n'y a que Dieu qui puisse

rendre glorieux les tombeaux de ses amis, et en faire des autels, où l'on ne voit que des marques de la vie bienheureuse dont ces ames saintes jouissent dans le ciel, et du pouvoir que leur donne sur la terre l'union qu'elles ont avec la Divinité.

C'est ce qui est arrivé au sépulcre du bienheureux Stanislas : car ayant plu à Dieu d'honorer la mémoire de son serviteur, par les grands miracles dont nous parlerons dans le troisième livre de cette histoire, les peuples ont cru être obligés de reconnoître par un culte public les graces qu'ils en ont reçues : mais comme ils ne lui ont pu rendre ce culte sans l'aveu du souverain Pontife, ils en ont demandé en divers temps la permission à Sa Sainteté avec tant d'empressement, qu'ils l'ont enfin obtenue.

Clément VIII a été le premier qui l'a honoré du titre de Bienheureux, dans un bref qu'il envoya, en l'année 1604, aux habitans de Pultovie, par lequel il leur permettoit d'en célébrer tous les ans la fête dans leur ville. Quelque temps après, Sigismond III, roi de Pologne, entreprit d'obtenir du Saint-Siége la même grace pour tout son royaume. Il en écrivit au pape Paul V, en l'année 1618, et le fit solliciter pour cela par le cardinal de Montalte, protecteur de la couronne de Pologne, et par l'évêque de Posna, son ambassadeur. Sa Sainteté répondit d'abord à ceux qui lui parlèrent de cette affaire, ce que les Papes ont coutume de répondre en pareilles rencontres, qu'il en falloit informer la Congrégation des Rits, et attendre son jugement là-dessus. Mais le cardinal et l'ambassadeur voyant que les informations s'en

faisoient trop lentement, présentèrent à Sa Sainteté un abrégé de la Vie et des Miracles du bienheureux Stanislas, et la prièrent de vouloir prendre la peine de le lire elle-même. Le Pape le fit pour les contenter, et quoiqu'il n'eût pas dessein d'abord de presser davantage pour cela la conclusion de cette affaire, il s'y montra si affectionné après qu'il eut lu la vie du serviteur de Dieu, et qu'il eut examiné lui-même les preuves de ses miracles, que ceux à qui il en parla alors jugèrent bien qu'il ne seroit pas désormais fort difficile d'obtenir de lui là-dessus une partie de ce que l'on en souhaitoit. De quoi ceux qui s'intéressoient dans l'affaire ayant été avertis, Eléonore des Ursins, duchesse de Sforce, qui sollicitoit pour l'église du noviciat de Rome la même permission que demandoient les Polonais pour toute la Pologne, profita la première de la bonne disposition de l'esprit du Pape; car s'étant incontinent allé jeter à ses pieds avec quelques autres dames romaines et l'ambassadrice de France, elle en obtint ce qu'elle désiroit.

Après que le Pape eut fait cette première démarche en faveur de la duchesse, le cardinal et l'ambassadeur n'eurent pas beaucoup de peine à le faire résoudre à contenter le roi de Pologne. Sa Sainteté fit incontinent expédier un bref à ce prince, par lequel non seulement elle lui donnoit permission de faire célébrer la fête du bienheureux Stanislas dans toutes les églises des Jésuites qui se trouveroient sur les terres de son obéissance, mais elle donnoit encore de grandes Indulgences à ceux qui les visiteroient ce jour-là, et qui y feroient leurs dévotions. Ce bref fut reçu dans la Pologne et dans la

Lithuanie, avec une joie que je ne puis mieux expliquer qu'en représentant quelque chose de la pompe extraordinaire avec laquelle ces peuples célèbrent tous les ans cette fête dans quelques-unes des meilleures villes du royaume.

Aussitôt que les premières vêpres ont été chantées solennellement dans l'église des Jésuites, on commence à orner les rues et les places publiques comme l'on fait à la Fête-Dieu. La nuit étant venue, on allume aux fenêtres de chaque maison un si grand nombre de flambeaux, et il paroît en l'air tant de feux d'artifices, que les premières fois que cette cérémonie se fit, les paysans de la campagne crurent que toutes ces villes alloient être réduites en cendres, et plusieurs y accoururent, pensant que ce fût un incendie. Sur les dix heures, on commence une magnifique procession, à laquelle on voit mille ou douze cents jeunes hommes, superbement vêtus, marcher deux à deux, avec un flambeau à la main, après de grandes et riches machines, portées sur les épaules de plusieurs hommes, où sont représentées avec beaucoup d'art les principales actions de la vie du Serviteur de Dieu. Cette procession dure près de deux heures, faisant de temps en temps des pauses dans les églises qui se trouvent sur sa route, jusqu'à ce qu'elle arrive sur le minuit dans le lieu qu'on lui a marqué pour son terme, où l'on fait le panégyrique du Bienheureux. Après quoi chacun se retire pour aller prendre un peu de repos jusqu'au lendemain, que les dévotions recommencent avec tant de ferveur, que cette fête est, dit-on, en Pologne comme une seconde Pâque.

A ces témoignages si extraordinaires de res-

pect et d'affection envers le bienheureux Stanislas, les Polonais ont ajouté une marque illustre de la confiance qu'ils ont en lui, en le choisissant solennellement avec saint Casimir, pour le Patron et pour le Protecteur du royaume. Plusieurs villes ont encore fait depuis la même chose en leur particulier, comme Varsovie, Posna, Lublin et Léopol : dans la dernière desquelles il se passa une chose, il y a treize ou quatorze ans, à l'occasion d'une semblable cérémonie, que je ne dois pas omettre dans cette histoire, pour être un exemple mémorable de la justice de Dieu sur ceux qui s'opposent aux honneurs que l'on rend aux Saints, et de l'excès où se porte quelquefois un esprit jaloux de la prospérité d'autrui.

Cette ville étant attaquée de la peste, se voyant sur le point d'être entièrement désolée par cette maladie, si elle s'allumoit davantage et qu'elle eût un plus long cours; les Magistrats se ressouvinrent de l'assistance qu'ils avoient autrefois reçue du bienheureux Stanislas dans un incendie horrible, où le Serviteur de Dieu avoit paru sur leurs murailles, à la vue d'une infinité de personnes, détournant les flammes qui, après avoir brûlé le faubourg qui est du côté de Cracovie, gagnoient déja la porte de la ville, et l'alloient réduire en cendres. Le souvenir de cette faveur leur donna la confiance de s'adresser encore une fois à celui dont ils l'avoient reçue : ils prièrent le bienheureux Stanislas de les délivrer de la maladie contagieuse, et s'obligèrent par un vœu public, en cas qu'il lui plût de le faire, d'orner son autel d'un riche tableau bordé d'argent, et de placer son image sur la plus haute tour de la ville, pour

marquer à la postérité qu'ils le reconnoissoient pour leur Protecteur. Ils n'eurent pas plutôt fait ce vœu, que la peste venant à cesser, ils se virent heureusement obligés de penser à l'accomplir. Mais comme il fallut attendre quelque temps pour préparer les choses nécessaires à en faire la cérémonie, quelques gens qui ne vouloient pas de bien aux Jésuites, se servirent de cet intervalle, pour tâcher, par toute sorte de moyens, d'empêcher qu'on ne rendît cet honneur à une personne qui avoit porté leur habit : et il se trouva parmi eux un ecclésiastique assez emporté pour aller trouver un des magistrats, et pour lui dire qu'il n'y avoit pas de raison d'accorder au bienheureux Stanislas un honneur qu'il n'avoit pas mérité. Ce procédé impie et passionné scandalisa extrêmement toute la ville. Il n'eut point d'autre effet que d'attirer la colère de Dieu sur celui qui en étoit l'auteur, et d'augmenter dans l'esprit du peuple le respect qu'il avoit déjà pour son saint Patron : car le jour de sa fête s'étant trouvé dans cette conjoncture, il fut célébré avec un concours extraordinaire de toutes sortes de personnes. Un chanoine nommé Piglouski en fit le panégyrique ; et l'occasion s'étant présentée, dans la suite de son discours, de parler du vœu que l'on avoit fait au bienheureux Stanislas durant la peste, il déclama avec beaucoup de force et de zèle contre ceux qui avoient voulu empêcher qu'on ne l'accomplît, et assura que Dieu ne laisseroit pas impunie une ingratitude si horrible. L'événement ne fit que trop voir qu'il avoit dit vrai ; car l'ecclésiastique dont nous venons de parler, étant monté en chaire dans une autre église, en même temps que le Cha-

noine prêchoit en celle des Jésuites, et ne voyant qu'un fort petit nombre d'auditeurs devant lui, il fut si peu maître de sa passion, qu'il osa bien se moquer publiquement du miracle qu'on attribuoit au Serviteur de Dieu. Cette témérité scandaleuse ayant mis le comble aux péchés de ce malheureux, attira sur lui un châtiment aussi funeste, qu'il fut prompt et imprévu : car il ne fut pas plûtôt de retour dans sa maison, qu'il fut saisi d'une frénésie horrible, et il devint tout d'un coup si furieux, qu'il se précipita par une fenêtre, et finit ainsi sa vie.

Mais comme Dieu n'exerce sa justice en ce monde que pour obliger les hommes d'avoir recours à sa miséricorde, la mort tragique de cet homme emporté fit ouvrir les yeux à ceux que la même passion avoit engagés dans son parti, et leur fit faire une pénitence qui répara le scandale que leur faute avoit causé dans la ville.

Pendant que Dieu châtioit ainsi les ennemis du bienheureux Stanislas, sa Providence disposoit les choses dans la Pologne pour augmenter la gloire de son Serviteur, en élevant son sang sur le trône de cette monarchie, dans la personne de Michel Viesnoviski, dont la bisaïeule étoit de cette maison. Car ce Prince n'a pas plutôt eu pris possession de la couronne, qu'il a sollicité la canonisation de son saint parent, auprès de Clément X qui tient aujourd'hui le Saint-Siége. En quoi tous les Sénateurs du royaume s'étant joints à lui, et ayant prié l'archevêque de Gnesne d'en écrire au nom du Sénat aux Cardinaux de la congrégation des Rits, sa Sainteté a commencé cette affaire, par déclarer dans les formes le Serviteur de Dieu

Bienheureux : ce que ses prédécesseurs n'avoient pas fait, n'ayant pas encore permis d'en faire l'office dans l'Église ; de sorte que dans les lieux où l'on en faisoit la Fête, on disoit ce jour-là la messe de la Sainte Trinité. Le Saint-Père a donné cette permission à la Pologne et à la Compagnie de Jésus, par un bref du 16 d'août de l'année 1670 ; et parce que le jour auquel le bienheureux Stanislas est mort, se trouve occupé par la fête de l'Assomption de la sainte Vierge, Sa Sainteté a marqué, pour célébrer celle du Serviteur de Dieu, le 13 de novembre, jour auquel son corps a été transporté de l'ancienne chapelle où il avoit été enterré, dans la nouvelle église que le prince Pamphile a fait bâtir au Noviciat de Rome, avec une magnificence digne de sa piété.

FIN DU SECOND LIVRE.

VIE

DU BIENHEUREUX

STANISLAS KOSTKA,

NOVICE DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

LIVRE TROISIÈME.

I. La vie de Paul Kostka a trop de liaison avec celle du bienheureux Stanislas, pour ne pas lui donner quelque place dans cette Histoire. Il est même de la justice qu'ayant fait voir à mes lecteurs dans la première partie de cet ouvrage les déréglemens de ce jeune seigneur, je leur en apprenne la pénitence en celle-ci : afin que s'ils l'ont considéré jusqu'à présent comme le persécuteur de son saint frère, ils l'honorent désormais comme l'imitateur de ses vertus, et qu'ils bénissent éternellement les miséricordes de celui qui change, quand il lui plaît, les pierres en des enfans d'Abraham. J'ai cru que je ne pouvois mieux placer le récit de cette vie, qu'au commencement de ce livre, où j'ai dessein de raconter les miracles du bienheureux Stanislas, et les grâces extraordinaires que plusieurs personnes ont obtenues de Dieu par son moyen : n'estimant pas qu'il lui soit moins glorieux d'avoir contribué à la conversion d'un pécheur, que d'avoir guéri des aveugles et ressuscité des morts.

Quelques années après la mort du bienheureux Stanislas, lorsque la réputation de sa sainteté commençoit à s'étendre dans la Pologne, Paul étant devenu plus mûr et plus capable de profiter des bons exemples que son frère lui avoit autrefois donnés, se sentit également touché du repentir de l'avoir persécuté, et du désir d'imiter sa vertu. Dieu qui le disposoit de loin à la perfection, ne permit pas qu'il s'engageât dans le mariage. On lui offrit en divers temps de grands partis, et il en rechercha même quelques-uns avec assez d'empressement; mais il trouva toujours dans ses poursuites des obstacles imprévus, qui l'empêchèrent de rien conclure : si bien que se trouvant en cet état, lorsqu'il plut à Dieu de lui inspirer le désir d'une vie plus réglée, il prit la résolution de ne se point marier, de peur que les soins qui accompagnent le mariage ne partageassent son cœur, qu'il vouloit donner tout entier à Dieu.

Comme la retraite de Paul fit beaucoup d'éclat dans le monde, elle lui attira de grandes persécutions. Ses parens et ses amis ne cessoient de lui représenter, qu'il faisoit un tort considérable à sa famille, en prenant une manière de vivre qui le mettoit hors d'état d'entrer dans les charges; ils le prioient de considérer que sa race étoit sur le point de s'éteindre, faute de personnes capables d'en soutenir l'éclat et d'en conserver le nom; ils lui disoient qu'il ne pouvoit sans injustice ruiner ainsi toutes les espérances de la plupart de ses proches et des anciens serviteurs de sa maison, dont la fortune étoit attachée à la sienne; que les personnes de sa qualité et de son rang n'avoient pas le même droit que les autres hommes de

renoncer à ces sortes d'intérêts, qui sont toujours joints avec ceux d'autrui; que sa famille avoit déjà fait une assez grande perte dans la personne du petit Stanislas, sans qu'il lui ôtât encore, par une retraite si hors de saison, l'unique appui qui lui restoit.

Ces remontrances, qui faisoient ressouvenir Paul de celles qu'il avoit faites autrefois à son frère dans une pareille rencontre, lui remettoient aussi en mémoire les sages réponses que le saint enfant avoit accoutumé de lui faire; et il s'en servoit alors très-utilement pour défendre son procédé contre les plaintes de ses parens et les sollicitations de ses amis. Il leur disoit, avec une liberté pleine de douceur, qu'il étoit bien fâché qu'ils eussent fondé sur sa personne des espérances contraires à ce que Dieu demandoit de lui, mais qu'il se voyoit dans l'impuissance de les contenter; qu'il se soucioit fort peu que son nom se conservât sur la terre, où il faudroit toujours qu'il finît un jour, pourvu qu'il fût écrit au Ciel dans le Livre de vie; qu'il n'étoit pas raisonnable qu'il abandonnât le soin de sa perfection, pour travailler à l'élévation des autres; que n'estimant point de bonne fortune que celle qui se fait auprès de Dieu, il n'en pouvoit souhaiter d'autre à ses amis, comme il ne souhaitoit point d'autre éclat à sa maison, que de voir reluire en tous ceux qui portoient son nom, les vertus de son frère Stanislas.

C'est ainsi que Paul justifioit sa conduite auprès de ceux à qui le sang et l'amitié l'obligeoient d'en rendre raison; car pour tout ce qui s'en disoit dans le monde, parmi les personnes auxquelles il croyoit être indifférent, il ne s'en

mettoit pas en peine. Il savoit bien qu'on en railloit, que cela l'avoit rendu méprisable à plusieurs personnes qui l'estimoient auparavant, que ceux mêmes qui ne désapprouvoient pas qu'il eût embrassé le parti de la dévotion, le blâmoient de l'avoir fait publiquement et de s'être trop déclaré, disant qu'il y avoit eu de l'imprudence à faire un éclat qui n'étoit bon à rien, et qui lui ôtoit la liberté de se remettre dans le monde, s'il venoit par hasard à s'ennuyer dans la retraite. Paul ne répondoit à tout cela que par ces paroles de l'Apôtre, qui lui servirent de devise pendant sa vie, et qu'il fit lui-même graver sur son tombeau : *Non erubesco Evangelium;* voulant marquer par-là qu'il n'avoit point de honte de suivre les maximes de l'Evangile. Au contraire il ne pensoit jamais au temps qu'il avoit passé sans les suivre, qu'il n'en eût une extrême confusion.

Il se considéroit, à l'exemple de saint Paul, comme une personne qui avoit contrarié la Doctrine de Jésus-Christ, et qui avoit persécuté les Saints; et Dieu, qui le vouloit conduire à la perfection par la voie de la pénitence, lui remettoit continuellement devant les yeux les violences dont il avoit usé contre le petit Stanislas : de sorte qu'il vivoit dans une sainte haine de lui-même, et dans un désir insatiable de souffrir pour expier le mal qu'il avoit fait à son frère. Il n'en parloit jamais qu'il ne parût tout attendri : il prenoit plaisir à raconter à ses amis les persécutions injustes qu'il lui avoit faites, et la douceur avec laquelle ce courageux enfant les avoit endurées. Il passoit tous les jours devant son image un long espace de temps, prosterné en terre, les bras étendus en forme

de croix, versant un torrent de larmes, auxquelles il mêloit quelquefois son sang. Ce qui fut remarqué une fois entre autres par un jeune enfant de qualité, qui a assuré avoir été témoin de ce que je m'en vais dire.

Paul étant un jour allé rendre visite à un gentilhomme de la maison de Lusca, on l'y retint à coucher, et quand l'heure en fut venue, on le conduisit, selon la coutume, dans l'appartement qui lui avoit été préparé. Aussitôt que ceux qui l'y avoient accompagné se furent retirés, il fit aussi retirer ses gens, et alors croyant n'être vu de personne, il se mit en oraison, et y passa une grande partie de la nuit. Cette prière fut suivie d'une rude discipline, qu'il prit durant un fort long espace de temps, jetant de profonds soupirs, et répétant souvent ces paroles, qui marquoient le sujet de sa pénitence: *Mon saint frère, mon saint frère, priez Dieu pour ce pauvre pécheur; et pardonnez-moi tous les maux que je vous ai faits.* Après que Paul eut cessé de se frapper, il se coucha pour prendre un peu de repos, sans prendre garde qu'il y avoit à côté de sa chambre un petit cabinet où couchoit un des enfans de la maison, qui ne sachant à quoi attribuer une chose si peu ordinaire dans un homme de cette qualité, crut qu'il avoit tué son frère, et que ce qu'il lui avoit vu faire, étoit une pénitence qu'on lui avoit imposée pour ce crime. Mais il fut détrompé de cette pensée le lendemain matin, lorsque racontant ce qu'il avoit vu, en présence de quelques personnes qui savoient la vie de ce seigneur, il apprit quel étoit ce frère que Paul avoit persécuté, et de quelle nature avoient été les persécutions qu'il lui avoit faites. Si

l'imagination de l'enfant parut plaisante à ceux qui l'entendirent, ce qu'il leur racontoit les étonna. Ils ne pouvoient comprendre comment un emportement de jeunesse, si ordinaire dans les maisons où il y a des frères d'humeurs différentes, avoit fait une si forte impression dans l'esprit de Paul, et qu'il en fît une si longue pénitence : car il y avoit déjà plus de quarante ans que le bienheureux Stanislas étoit mort. Mais ils eussent été encore bien plus surpris, si on leur eût dit, que depuis un si long temps il avoit passé presque toutes les nuits de la même manière qu'il avoit fait celle-là, ne couchant ordinairement que sur la terre nue, quoiqu'il fût devenu très-infirme, et qu'il eût le corps tout atténué de jeûnes.

Il demeuroit d'ordinaire à Prasniz, à cause que cette ville étoit proche de ses terres. Il y avoit fondé un hôpital, et s'étoit logé tout auprès, afin de servir et d'assister les pauvres : ce qu'il faisoit avec une charité toute paternelle, prévenant leurs besoins, et n'épargnant ni son bien ni sa peine pour les soulager. Sa maison étoit le refuge ordinaire des pélerins, et de tous ceux qui n'avoient pas le moyen de loger ailleurs ; il les recevoit avec un visage gai et épanoui, il leur lavoit les pieds, il les servoit lui-même à table ; et quand ils sortoient de chez lui, il leur donnoit encore l'aumône pour continuer leur voyage, selon le besoin qu'ils en avoient.

A voir comme Paul s'occupoit en ces exercices de charité, l'on eût dit qu'ils ne lui eussent laissé de temps que ce qu'il lui en falloit pour se reposer : mais il n'en étoit pas moins assidu à la prière ; il récitoit tous les jours l'office divin

comme les prêtres ; il se levoit à deux heures après minuit pour dire matines, après lesquelles, ayant pris la discipline en la manière que nous venons de dire, il passoit ce qui lui restoit de temps jusqu'au jour dans une profonde contemplation. Il avoit un attrait particulier à méditer les mystères de la Passion de Notre-Seigneur. Il y trouvoit tant de douceur, qu'il y passoit quelquefois les nuits tout entières. Il avoit encore des sentimens de dévotion fort tendres pour le Saint-Sacrement de l'autel. Il entendoit tous les jours plusieurs messes ; et lorsqu'il étoit en voyage, s'il ne rencontroit point de lieu le matin où il la pût entendre, à quelque heure qu'il arrivât dans les bourgs où il y avoit des églises, il y alloit et se faisoit ouvrir le tabernacle par un prêtre, pour faire sa prière devant le Saint-Sacrement. Lorsqu'il trouvoit en son chemin quelque image dévote ou quelque chapelle, il faisoit arrêter son carosse, et descendoit pour y faire oraison, se jetant à genoux, et se prosternant souvent la face contre terre : car c'étoit ainsi qu'il prioit presque toujours ; à quoi il s'étoit tellement endurci les genoux, qu'il s'y étoit fait un calus qui lui rendoit ces parties-là insensibles.

Paul Kostka avoit déjà près de soixante ans, lorsque voulant rendre son sacrifice encore plus parfait, il prit le dessein de se faire Jésuite. Il s'adressa d'abord au Provincial de Pologne pour être reçu ; mais ce Père en ayant fait difficulté, sur ce que ce seigneur étoit trop avancé en âge et qu'il s'étoit ruiné la santé, Paul en écrivit au Père Général, qui accorda volontiers cette grâce, et à la mémoire de son frère déjà honoré par le souverain Pontife du

titre de Bienheureux, et à sa propre vertu : estimant qu'un Saint, quelque infirme et quelque âgé qu'il soit, n'est jamais inutile dans une communauté, tant qu'il peut encore prier et souffrir.

Notre saint pénitent ayant reçu la lettre du Père Général, commença à disposer ses affaires pour entrer au noviciat dans une parfaite liberté d'esprit, et sans aucun autre soin que de travailler à sa perfection avec une ferveur toute nouvelle. Mais Dieu se contenta de sa bonne volonté ; car étant allé à Pétricovie pour faire observer quelques formalités de justice qui manquoient aux contrats des fondations qu'il avoit faites, il y tomba malade, et y mourut dans une grande opinion de sainteté, qui fut confirmée par une lumière miraculeuse dont son corps parut environné durant la nuit qui précéda le jour de ses obsèques.

II. Une troupe d'enfans de la ville de Posna, jouant ensemble sur le bord de la Varte lorsqu'elle étoit glacée, un d'entre eux, nommé Stanislas, fut poussé dedans par un de ses compagnons, et son malheur voulut qu'il tombât dans un endroit où l'on avoit rompu la glace pour puiser de l'eau; de sorte qu'il fut incontinent emporté par le courant sous cette glace, et tous les autres le perdirent de vue. Au cri que firent ces enfans tout effrayés, il s'assembla un grand nombre de personnes sur les deux bords de la rivière, dont plusieurs se mirent en devoir de secourir Stanislas; mais ce fut inutilement, car quelque diligence que l'on fît pour trouver où l'eau l'avoit porté, l'on n'en put jamais rien découvrir.

Il y avoit déjà près de trois heures qu'on le

cherchoit, lorsque deux jeunes Jésuites venant à passer par-là, et voyant le peuple assemblé en foule le long de l'eau, eurent la curiosité de s'informer de ce que c'étoit. On leur dit que c'étoit un pauvre enfant qui étoit tombé dans la rivière, et que l'on ne pouvoit trouver. Cet accident funeste toucha ces deux bons Religieux de compassion, particulièrement depuis qu'ils eurent appris que l'enfant étoit luthérien, et qu'il avoit déjà dix ans; et l'un d'eux se sentant porté d'un désir ardent de retirer cette ame du danger où elle étoit de se perdre, fut tout d'un coup inspiré de la recommander au bienheureux Stanislas, dont ce malheureux portoit le nom. Aussitôt qu'il eut formé cette pensée, il la communiqua à ceux qui étoient autour de lui; et les ayant invités à joindre leurs prières aux siennes, il se mit à genoux sur le rivage, et pria tout haut le bienheureux Stanislas de vouloir prendre la protection de cet enfant, et d'employer le pouvoir qu'il avoit auprès de Dieu pour lui rendre la vie du corps, afin qu'il pût recevoir celle de l'ame dans le sein de l'Eglise catholique, qui étoit sa vraie mère.

Au moment que le bon Religieux achevoit sa prière, on aperçut au travers de la glace le corps de l'enfant que le courant portoit vers une digue de gros pieux plantés pour détourner l'eau et pour la faire aller avec plus d'impétuosité du côté de deux moulins bâtis l'un au-dessous de l'autre, dans le milieu de la rivière. Ce corps ne fut pas plutôt arrivé à la digue, que suivant le fil de l'eau, il fut porté sous la roue du premier de ces moulins, où il devoit être mis en pièces, si Dieu, qui vouloit glorifier le bienheureux Stanislas en cet enfant, n'eût com-

mencé dès lors le miracle qu'il acheva bientôt après, en lui rendant la vie. Etant sorti de cette roue, il alloit encore passer par-dessous une autre, lorsque quelques branches d'arbres et quelques morceaux de bois s'étant attachés à lui, l'embarrassèrent autour d'un pieu et l'y arrêtèrent, ce qui donna le loisir à ceux qui le cherchoient de l'aller prendre et de le porter sur le rivage.

Dès qu'on l'eut étendu sur le sable, tout le monde jugea bien qu'il étoit mort; mais pour s'en assurer davantage on fit venir un médecin, qui, après avoir fait bien des expériences pour voir s'il n'y reconnoîtroit point quelque marque de vie, s'en retourna, disant que les morts avoient besoin d'un prêtre pour les enterrer, et non pas d'un médecin. Le dévot Religieux, qui avoit mis l'enfant sous la protection du bienheureux Stanislas, ne perdit pas néanmoins courage : il lui sembloit que le Serviteur de Dieu avoit trop bien commencé pour en demeurer là; et il ne douta point que celui qui avoit déjà fait un miracle si visible pour conserver le corps, n'en fît bien encore un autre pour sauver l'ame. Ainsi, sentant redoubler sa confiance, il réitéra sa prière, durant laquelle l'enfant commença à se remuer, au grand étonnement de tout le monde; et revenant peu à peu, il se trouva bientôt en état de témoigner sa reconnoissance à son libérateur, en abjurant l'hérésie dans laquelle il avoit été élevé. Ce que son père lui permit volontiers, aussi bien qu'à tous les autres de la famille, qui avoient été touchés de ce miracle, quoiqu'il ne le fît pas lui-même, au moins publiquement, se trouvant engagé dans son parti par l'intérêt,

qui est le plus ordinaire obstacle que le démon mette à la conversion des hérétiques, quand ils ne sont pas d'ailleurs corrompus par le libertinage.

Le bruit de ce miracle s'étant répandu dans toute la Pologne, et ayant été dépeint en beaucoup d'endroits dans les églises, donna occasion à plusieurs personnes d'avoir recours au bienheureux Stanislas en de pareilles rencontres, et d'en recevoir la même grâce : ce qui est arrivé si souvent, que ces peuples l'ont appelé le Saint qui ressuscite les morts.

III. Ce n'est pas une action moins digne d'un Saint, de procurer une bonne mort à ceux qui lui sont dévots, que de leur rendre la vie lorsqu'ils l'ont perdue.

Il y avoit à Jaroslau un jeune enfant, nommé Albert, qui avoit pris le bienheureux Stanislas, non-seulement pour son protecteur, mais encore pour le modèle de sa vie et de ses mœurs. C'étoit une ame que Dieu avoit prévenue par les bénédictions de sa douceur; car à l'âge de treize ans on l'estimoit déjà un grand Saint, et quoiqu'il fût pauvre et d'une naissance obscure, il étoit en grande considération dans toute la ville. Il avoit une pureté d'ange, il aimoit la prière, il évitoit les compagnies suspectes, et il ne conversoit qu'avec les plus réglés de ceux qui étudioient avec lui.

Albert ayant ainsi imité le bienheureux Stanislas en sa vie, eut le bonheur de lui ressembler aussi en sa mort. Car étant tombé malade au mois de mai, il prédit qu'il mourroit le jour de l'octave de l'Ascension; et il porta toujours son ame entre ses mains, pour la rendre à son Créateur quand son heure seroit venue.

Il se disposa à ce dernier passage par l'exercice de toutes les vertus que l'état où il étoit lui pût permettre de pratiquer. Durant ce temps-là, il fit paroître tant de tendresse pour son bienheureux Protecteur, et une si grande confiance en lui, qu'il mérita de le voir un peu avant que de mourir. Car étant alors entré dans une profonde extase, le ciel s'ouvrit tout d'un coup à ses yeux, et il aperçut le bienheureux Stanislas tout brillant de lumière qui venoit au-devant de lui, et s'approchant jusqu'auprès de son lit, l'entretint quelque temps familièrement, et lui fit beaucoup de caresses.

Ceux qui étoient alors autour du petit Albert, s'aperçurent bien, par les divers mouvemens de son visage et par le feu qui paroissoit dans ses yeux, qu'il se passoit en lui quelque chose qui n'étoit pas ordinaire. Ce qui ayant donné la curiosité à quelques-uns de savoir ce que c'étoit, Albert le leur apprit avec simplicité, quand il fut revenu à lui; après quoi cet heureux enfant rendit doucement l'esprit entre les mains de son saint Patron, pour aller jouir de la gloire que ses mérites lui avoient acquise. Ses funérailles furent célébrées avec beaucoup de pompe et un concours extraordinaire de tous les ordres de la ville. La duchesse d'Ostrog s'y trouva avec sa maison, et l'on prononça en sa présence un discours très-touchant sur les vertus d'Albert, et sur les grâces que le bienheureux Stanislas faisoit à ceux qui lui étoient dévots.

IV. Une paysanne, nommée Anne, qui demeuroit dans un village assez proche de Lublin, gagnoit sa vie par le petit trafic qu'elle faisoit de quelques plantes. Elle avoit entre autres

une grande quantité de romarin, qu'elle cultivoit avec un soin particulier, parce que l'usage en est fort commun en ce pays-là, et qu'elle en tiroit un grand profit.

Anne n'étoit pas méconnoissante envers Dieu de la bénédiction qu'il donnoit à son petit travail : elle le servoit dans la simplicité de son cœur; et comme elle avoit beaucoup de dévotion au bienheureux Stanislas, elle lui portoit souvent des bouquets et des couronnes de fleurs, lorsqu'elle alloit à Lublin. Car c'est une coutume universellement pratiquée en cette ville-là, que de charger l'autel du Serviteur de Dieu de ces sortes de présens, qui se distribuent ensuite aux malades, et qui font souvent des guérisons très-miraculeuses.

La pauvre femme dont nous parlons continua de faire son offrande sur cet autel, jusqu'à ce que la peste se mît dans le bourg où elle demeuroit. Car alors beaucoup de ceux qui en étoient frappés étant entrés dans son jardin, pour cueillir quelques herbes dont ils avoient besoin pour se faire des remèdes, elle n'osa plus y aller, de peur qu'ils n'y eussent porté le mauvais air ; ce qui fut cause que la plupart de ces plantes venant ou à manquer de culture, ou à sentir la corruption de l'air, moururent presque toutes.

Anne fut bien surprise, lorsque rentrant dans son jardin, après que la maladie eut cessé, elle y vit les choses dans un si grand désordre : mais rien ne la toucha tant que la perte de son romarin, dont elle trouva plus de quatre cents pieds morts, les branches en étant desséchées jusqu'à la racine et les feuilles toutes noires. Comme elle étoit dans cette affliction, elle se

sentit inspirée d'avoir recours au bienheureux Stanislas, auquel elle avoit si souvent offert des bouquets de la plante dont elle regrettoit la perte. Elle alla donc à Lublin, où s'étant prosternée devant l'autel du Bienheureux, elle fit vœu que s'il lui rendoit son romarin, elle lui en offriroit encore à l'avenir bien plus souvent qu'elle n'avoit fait jusque alors. Puis ayant demandé à un des Pères de la maison un morceau de romarin qui eût été sur l'autel du bienheureux Stanislas, elle s'en retourna chez elle. Aussitôt qu'elle y fut arrivée, elle se retira dans une chambre où elle avoit mis son romarin; car elle l'avoit arraché par le pied, avant que d'aller à la ville, et tenant en sa main la branche qu'on lui avoit donnée, elle fit cette prière, pleine de confiance et de cette simplicité qui fait les miracles: « Grand Saint, vous savez bien que cette plante a toujours été autant à vous qu'à moi; ayez la bonté de me la rendre, cela ne vous coûtera rien, et moi j'en recevrai un grand soulagement dans ma pauvreté. » Après avoir dit ce peu de paroles, elle fit toucher la branche de romarin, qu'elle avoit apportée de dessus l'autel du bienheureux Stanislas, à celui qui lui étoit mort durant la peste; lequel par cet attouchement reverdit sur l'heure, et parut tout d'un coup plus frais et plus beau qu'il n'avoit jamais été.

V. Dans une petite maison, située sur une éminence à la vue de Lublin, il y avoit un artisan pauvre, mais vertueux, qui avoit eu la dévotion d'orner sa chambre d'images propres à inspirer de la piété à ses enfans, qu'il élevoit soigneusement dans la crainte de Dieu. Parmi ces images, il y avoit un petit tableau du bien-

heureux Stanislas attaché par en bas à la muraille, et suspendu par en haut à une corde qui l'en tenoit éloigné environ d'un demi-pied, et le faisoit pencher sur une table, où l'artisan avoit accoutumé de manger avec sa famille. Un jour, à l'issue de son dîner, comme il étoit encore à table avec sa femme et une petite fille qu'ils avoient, cette enfant, qui étoit assise vis-à-vis de l'image, ayant jeté la vue par hasard de ce côté-là, s'aperçut que le visage du bienheureux Stanislas étoit tout mouillé de sueur. Ce prodige l'ayant extrêmement surprise, elle en avertit son père et sa mère, qui étoient de l'autre côté de la table, en leur criant : « Regardez notre Saint, il pleure, il est tout en eau. » Mais ni l'un ni l'autre n'ayant pris garde à ce que leur disoit la petite fille, le jour se passa sans qu'ils s'aperçussent de rien.

La nuit étant venue, et l'artisan s'étant allé coucher, sa femme qui étoit demeurée en prière devant l'image du bienheureux Stanislas, la vit tout d'un coup toute couverte de grosses gouttes de sueur. Elle avertit incontinent son mari de ce qu'elle voyoit, le priant de se lever, pour en être lui-même témoin. Cet homme traita d'abord ce que lui disoit sa femme de rêverie, et ne vouloit pas se lever : mais enfin elle l'en pressa tant, que pour se délivrer de son importunité, il sortit de son lit, et s'approchant de l'image, il reconnut lui-même que ce n'étoit point une illusion. Néanmoins afin de s'en assurer davantage, il monta sur la table, et ayant passé la main pardessus le tableau, il l'en tira toute mouillée, ce qui l'étonna extrêmement et lui fit jeter un grand cri. Cette première sueur ayant été ainsi

essuyée, il n'en parut pas davantage ce jour-là: mais le lendemain, qui étoit le neuvième Dimanche d'après la Pentecôte, auquel on lit dans l'Evangile comme Notre-Seigneur pleura sur la ville de Jérusalem, l'artisan, étant encore à table dans la même situation que le jour précédent, sentit qu'il lui tomboit des gouttes d'eau sur le col, et ayant levé les yeux en haut pour voir d'où cela pouvoit venir, il reconnut que c'étoient de grosses larmes qui sortoient des yeux du bienheureux Stanislas, sous le tableau duquel il étoit assis. Le bon artisan croyant alors qu'il ne devoit pas être seul témoin d'un miracle que Dieu ne faisoit apparemment que pour donner quelque avertissement au peuple, partit à l'heure même pour aller à Lublin en avertir les Jésuites, qu'il jugeoit bien y devoir prendre plus de part que les autres. Il arriva au collége si plein d'émotion et si attendri, qu'à peine pouvoit-il parler : il raconta néanmoins au père Fénici, qu'il rencontra le premier en arrivant dans la maison, ce qui se passoit chez lui ; et l'ayant persuadé, par les larmes qu'il versoit en lui parlant, de la bonne foi de son procédé, il l'emmena avec lui, afin qu'il s'en convainquît par ses propres yeux. Ce qui ne fut pas difficile : car l'image jetoit encore une si grande quantité de sueur et de larmes lorsqu'ils arrivèrent, que la terre en étoit toute couverte ; et la même chose continua le reste de la journée à la vue de toute la ville de Lublin, d'où l'on accouroit en foule pour voir ce prodige.

Sur le soir, le père Fénici, qui s'en étoit retourné à la ville, revint en cette maison avec deux magistrats, un avocat et un notaire, pour

faire le procès-verbal de ce qui s'y passoit. Mais l'image cessa de suer à leur arrivée : ce qui obligea le Père de se jeter à genoux devant elle, et de prier le bienheureux Stanislas de ne pas priver ceux qu'il avoit amenés avec lui de la vue d'un miracle qu'il avoit fait voir à tant d'autres personnes. A peine ce Père avoit fini sa prière, qu'il sortit une larme de l'œil droit de l'image, d'une grosseur extraordinaire et tout entourée de rayons lumineux, comme le sont ceux des étoiles. Celle-là fut suivie de beaucoup d'autres, et accompagnée de la sueur ordinaire, qui sortoit avec tant d'abondance, que plusieurs en mouillèrent tout leur mouchoir en la voulant essuyer. Pendant que chacun raisonnoit à sa manière sur ce sujet, et que le peuple épouvanté crioit à haute voix, *Bienheureux Stanislas, priez pour nous*, les commissaires visitèrent exactement l'Image et tout ce qui étoit autour, pour voir si l'on n'y trouveroit rien d'humide. On détacha le tableau du lieu où il étoit, et on le visita de tous les côtés ; mais on trouva que l'endroit qui regardoit la muraille étoit extrêmement sec, et on remarqua même que la poussière qui s'y étoit attachée, y avoit fait une manière de croûte, qui auroit été capable de la garantir de l'humidité, quand le temps, qui étoit alors très-sec, y auroit été disposé. Ce qui ayant été reconnu, on en dressa une acte juridique ; et, après que le miracle eut cessé, on transporta l'Image dans l'Eglise des Jésuites, où elle est encore aujourd'hui honorée de toute la Pologne.

Quarante jours après ce miracle, il en arriva un autre tout semblable dans la Maison Professe des Jésuites de Cracovie. Il y eut néan-

moins cela de particulier en celui-ci, qu'outre la sueur et les larmes qui couloient en grande abondance d'un tableau du bienheureux Stanislas, il paroissoit divers mouvemens sur son visage qui marquoient de la douleur. Quelquefois on le voyoit tout pensif et comme plongé dans une profonde mélancolie : il pâlissoit de temps en temps, et sembloit se laisser abattre à quelque grand déplaisir; puis il reprenoit tout d'un coup un air affectueux, comme s'il eût demandé quelque chose à Dieu avec ferveur; et son visage étoit si ardent, qu'il en sortoit de la fumée pendant tout le temps que dura ce nouveau miracle. On changea plusieurs fois l'Image de lieu ; mais, quelque part qu'on la mît, elle jetoit toujours la même quantité de larmes et de sueur. Ce qui ayant enfin cessé après avoir duré plus d'une semaine entière, en présence d'une infinité de personnes qui en furent témoins, on porta l'Image dans l'Eglise, où il a plu à Dieu de la rendre célèbre par beaucoup d'autres grands miracles qui s'y sont faits.

Toutes les circonstances de ce prodige marquoient assez que le bienheureux Stanislas employoit ses prières auprès de Dieu, pour détourner quelque grand malheur de dessus la Pologne; et il est à croire qu'il fut exaucé, ce royaume n'ayant jamais été plus florissant qu'il étoit alors, et qu'il le fut encore long-temps depuis. Ce qui me confirme dans cette pensée, est la révélation qu'avoit eue, quelque temps auparavant, un dévot Religieux de l'ordre de saint François, nommé Daniel Bonicouski, par laquelle Dieu lui fit connoître que le bienheureux Stanislas détournoit par son intercession

beaucoup de grands fléaux de dessus la Pologne. Car, une nuit qu'il étoit en oraison, le Père éternel se fit voir à lui sous l'image d'un Roi plein d'une majesté terrible, et avec un visage tout étincelant de colère. Au pied de son trône, étoit une troupe de ces Anges exterminateurs, dont il est parlé dans l'Apocalypse, le glaive en main et prêts à exécuter ses ordres. Cet appareil de justice donna de la frayeur à Daniel; mais il en eut encore bien davantage lorsqu'il entendit ce Roi irrité prononcer un arrêt contre la Pologne, où ses crimes lui étoient reprochés en particulier, et en ordonner l'exécution à ses Anges. Car ces ministres de la colère de Dieu se disposoient déjà à obéir, lorsque la sainte Vierge s'adressant à son Fils, le pria de lui aider à obtenir du Père éternel, la grace d'un royaume où elle avoit toujours été honorée d'une façon particulière; puis ayant aperçu le bienheureux Stanislas tout tremblant de la crainte respectueuse dont la colère de Dieu l'avoit rempli, elle lui dit ces mots pour l'avertir de venir joindre ses prières à celles de Notre-Seigneur et aux siennes : *Hé quoi, mon fils, vous ne priez pas pour votre patrie et pour vos frères !* Ce petit reproche sembla donner de la hardiesse au bienheureux Stanislas : car il s'approcha incontinent du Trône, et demanda grace pour la Pologne, avec une confiance par laquelle il mérita d'être exaucé : Dieu déclarant à l'heure même qu'il pardonnoit à ce Royaume, en considération de son Fils, de la sainte Vierge et du bienheureux Stanislas. Cette action causa une joie incroyable aux Anges qui y assistoient; et ils la témoignèrent par un Cantique qui fut encore ouï du saint Religieux, dont on a appris en détail tout ce que je viens de raconter.

VI. Après la bataille de Prague où l'empereur Ferdinand avoit défait les Protestans, Betlem Gabor, prince de Transylvanie, qui s'étoit lié d'intérêt avec eux, piqué contre Sigismond, roi de Pologne, de ce qu'il avoit assisté la maison d'Autriche dans cette guerre, résolut, pour s'en venger, de le brouiller avec le Grand-Seigneur. Il ne lui fut pas difficile d'y réussir. Le jeune Osman, qui gouvernoit alors l'Empire des Turcs, se laissant gouverner lui-même par deux de ses Bachas, il fut aisé à Gabor de se rendre maître de son esprit, après avoir gagné ses favoris, et de lui persuader que la Pologne étoit une conquête aussi facile qu'elle lui seroit glorieuse. Ce Prince qui étoit naturellement ambitieux et plein de présomption, se laissa si bien flatter de cette espérance, que quelque chose que lui pussent remontrer les plus sages de son conseil, pour le détourner d'une entreprise qui avoit mal réussi à tous ses prédécesseurs, il s'y opiniâtra, et traita ceux qui s'y opposèrent, comme les ennemis de sa gloire et du bien de son état.

A peine Osman avoit formé le dessein de cette guerre, que la révolte de Gratian, prince de Valaquie, lui donna occasion de la commencer. Gratian étoit un homme d'esprit, qui avoit fait sa fortune auprès du Grand-Seigneur, mais qui, connoissant le génie de la Porte où il avoit été élevé, crut qu'il étoit de la prudence de s'assurer d'un asile, en cas qu'il vînt à tomber dans la disgrace de son maître ou à déplaire aux favoris. Dans cette pensée il prit d'étroites liaisons avec la Pologne, et entretint une grande correspondance avec le roi Sigismond.

Les intelligences de ces deux Princes ne pu-

rent être si secrètes, que Betlem Gabor, leur commun ennemi, ne s'en aperçût, et n'en avertît le Grand-Seigneur. Mais comme Gratian étoit averti aussi de son côté par les amis qu'il avoit à la Porte, des mauvais offices qu'on lui rendoit auprès du Sultan, il résolut de prévenir ses ennemis, et de mettre sa Province en tel état que le Grand-Seigneur n'en pût pas aisément disposer en faveur d'un autre. Le crédit qu'il s'y étoit acquis l'ayant rendu maître de l'esprit du peuple, il le disposa secrètement à se soulever et à secouer le joug de la domination Ottomane, pour se mettre, comme il avoit été autrefois, sous la protection du roi de Pologne, qu'il avoit déjà fait pencher à seconder ses desseins, en l'informant de ceux que le Grand-Seigneur avoit contre son Royaume, et des apprêts qu'il faisoit pour y porter la guerre.

Les choses en étant là, Gratian apprit que le Sultan envoyoit une puissante armée dans la Valaquie, sous la conduite de Sander, l'un des Bachas favoris Alors ce Prince jugeant bien qu'il n'y avoit plus pour lui de mesures à garder avec la Porte, fit faire main basse sur les Turcs qui se trouvèrent dans sa Province, et y fit entrer l'armée de Pologne commandée par Zolkieulski, auquel il promit de s'aller joindre à la tête de quinze mille chevaux, aussitôt qu'il auroit pourvu à la sûreté de ses places.

Le général étant entré bien avant dans la Valaquie sur cette promesse, pressa Gratian d'amener ses troupes avant que les ennemis fussent en état de les empêcher de se joindre. Mais, soit que ce Prince eût agi de mauvaise foi avec la Pologne, comme plusieurs l'ont cru, soit que les Valaques lui eussent manqué au besoin,

ce que l'inconstance de ces peuples rend assez probable, il ne tint pas sa parole; car il n'amena avec lui que six cents hommes, assurant néanmoins que le reste arriveroit au premier jour. Le général vit bien que Gratian le trompoit, mais il le dissimula pour ne pas effrayer ses soldats à la vue des ennemis qui commençoient à paroître.

Les premières rencontres furent favorables aux Polonais; mais leur prospérité les rendit insolens, car ils méprisèrent leur ennemi, et forcèrent leur général à donner un combat où ils perdirent une partie de leur canon et cinq cents de leurs meilleurs hommes. Cette disgrace abattit autant le cœur aux soldats Polonais, que les avantages passés le leur avoient enflé. L'ennemi qu'ils méprisoient leur devint tout d'un coup formidable; et la peur qu'ils eurent de tomber entre ses mains fut telle, que plusieurs désertèrent pendant la nuit, et prirent la fuite. Il y eut même des personnes considérables dans l'armée, et par leur qualité et par leur emploi, qui suivirent ce pernicieux exemple. Calinouski et Gratian furent de ce nombre; mais leur mauvaise fortune ne leur permit pas de jouir du fruit d'une si lâche action : car le premier se noya en voulant traverser une rivière, et le second s'étant égaré durant la nuit tomba entre les mains des ennemis qui le tuèrent.

L'armée de Pologne se voyant extrêmement affoiblie par cette désertion, et hors d'état de donner bataille, prit le parti de la retraite. Le général fit admirer sa conduite en cette occasion. Il ne lui restoit plus que deux mille hommes, qu'il ramena jusques aux portes de Mohilou,

place frontière de Pologne, les ayant fait passer dix fois sur le ventre aux ennemis, qui leur avoient coupé chemin et qui s'étoient emparés de tous les passages. Une si belle action méritoit un succès heureux; mais il fut très-funeste par l'imprudence des soldats, qui, s'imaginant être en sûreté à la vue de leur pays, se débandèrent malgré leur chef pour aller au fourrage, et donnèrent occasion aux ennemis qui les suivoient encore, de les charger dans ce désordre; ce qu'ils firent si à propos qu'ils les taillèrent en pièces. Le général fut tué dans la mêlée, ayant refusé un cheval qu'un officier lui avoit offert pour s'enfuir. Sa tête fut long-temps exposée devant la tente du Bacha, qui l'envoya ensuite au Grand-Seigneur pour marque de sa victoire.

Le bruit de cette défaite ayant été porté en même temps à Constantinople et à Varsovie, augmenta autant la fierté du Sultan, qu'elle jeta d'effroi et de consternation dans toute la Pologne. Osman ne doutoit point qu'après des avantages si considérables, il ne s'en rendît maître sans résistance, aussitôt qu'il y paroitroit en personne, à la tête des nombreuses troupes qui lui venoient de toutes les parties de son empire. Au contraire, les Polonais se trouvoient si abattus, que le Roi ayant fait assembler à Varsovie, pour délibérer des moyens de soutenir la guerre, il s'y trouva des gentilshommes qui proposèrent de payer un tribut au Grand-Seigneur, pour détourner ses armes de dessus le royaume. Cette proposition donna néanmoins de l'horreur à tout le reste de l'assemblée. Chacun s'écria qu'il valoit mieux mourir, et le Roi s'étant servi heureusement de l'émotion que

l'ouverture de cet avis avoit causée dans les esprits, pour les porter à faire un effort extraordinaire dans cette nécessité extrême, il obtint de la diète l'assignation d'un fonds pour la subsistance de cent mille hommes.

Pendant qu'on faisoit les levées, le Roi dépêcha des ambassadeurs à divers princes, pour en obtenir quelque secours, et donna ordre à celui qu'il envoya à Rome de demander de sa part au général des Jésuites, le chef du bienheureux Stanislas, sous la protection duquel il avoit mis son royaume. Cette sainte Relique fut l'unique assistance que la Pologne reçut des pays étrangers, en toute cette guerre : ses voisins ne l'ayant pas voulu secourir, et les autres ne l'ayant pu faire aussitôt. Car le Sultan, qui vouloit profiter du désordre où les victoires de Sander avoient mis les Polonais, hâta sa marche : ce qui obligea le Roi de hâter aussi celle de ses troupes, afin qu'elles se saisissent des passages. Son dessein étoit qu'elles s'avançassent jusque sur les bords du Danube ; mais elles ne furent pas assez tôt prêtes pour cela. Tout ce qu'elles purent faire, fut de prévenir les ennemis au passage de la rivière de Tyre, pour les arrêter dans la Valachie. Chodkievic, général de l'armée, et Lubomirski son lieutenant, s'y rendirent les premiers, et ayant fait passer l'eau à leurs troupes, ils campèrent sur le rivage proche la forteresse de Choczin, où ils attendirent les Cosaques, et le prince Ladislas qui devoit commander l'armée en qualité de généralissime, et qui amenoit avec lui la fleur de la jeune noblesse polonaise.

Ils demeurèrent assez long-temps dans ce poste, sans apprendre aucune nouvelle ni des

uns ni des autres ; il courut même un bruit, que les Cosaques avoient été défaits par les Turcs, mais il se trouva faux. Il étoit bien vrai qu'ils en avoient été souvent attaqués, et que cinq cents des leurs s'étant écartés du gros de l'armée, avoient été investis dans un vallon par les ennemis, et qu'ils avoient mieux aimé mourir que de se rendre : mais tous les autres se rendirent au camp en fort bon état.

L'arrivée des Cosaques fut bientôt suivie de celle des ennemis, qui vinrent placer leur camp à la vue de celui des Polonais. Le nombre en étoit prodigieux; il y avoit plus de quatre cent mille combattans, et le Sultan les commandoit en personne. Ils ne furent pas plutôt arrivés, que leurs tentes furent dressées avec une diligence incroyable. Elles étoient toutes blanches; et les aigrettes, les pommes dorées, les étendards de diverses couleurs, dont elles étoient ornées par le haut, faisoient un spectacle fort beau à voir. Le quartier du Sultan étoit placé sur une éminence, plus semblable à un superbe palais, par la magnificence des tentes qui le composoient, et par les ameublemens somptueux dont il étoit orné au dedans, qu'au camp d'un général d'armée.

Aussitôt que les Turcs furent campés, Chodkievic voulant faire voir que leur nombre ne l'étonnoit pas, fit sortir son armée hors des retranchemens, et la rangea en bataille, en présence des ennemis. On dit que quand Osman l'eut vue, il eut honte d'avoir amené tant de troupes pour combattre si peu de gens. Car l'armée Polonaise n'étoit pas alors de plus de quarante mille hommes, le Prince qui n'étoit pas encore venu, en ayant bien avec lui trente

mille. De sorte que le Sultan, ne croyant pas que ses gens eussent besoin de se reposer pour vaincre les Polonais, ordonna à l'heure même au bacha Uursaïm de les aller attaquer. Le succès de cette première journée apprit à Osman que ce n'est pas assez pour vaincre, que d'avoir beaucoup de soldats. Car les Turcs furent battus en ce premier combat, et y perdirent un nombre considérable de leurs meilleurs officiers.

La joie qu'un commencement si heureux avoit causée dans l'armée de Pologne, fut augmentée par l'arrivée du Prince, dont le nom célèbre par tant de victoires, jeta autant d'effroi dans le cœur des Turcs, que sa présence augmenta le courage des Polonais. Il n'y eut personne parmi eux qui ne se crût invincible, sous un chef qui n'avoit jamais été vaincu, et qui, comme un autre Constantin, faisoit porter à la tête de ses troupes le signe triomphant de notre Rédemption, peint dans un étendard, avec ces mots latins, *Pro gloriâ Crucis*, par lesquels ce Prince vouloit marquer qu'il combattoit moins pour sa propre gloire, que pour celle de la Croix.

Le même jour que Ladislas arriva à l'armée, les Turcs se présentèrent devant le camp en ordre de bataille, et voyant les Polonais occupés à faire achever quelques demi-lunes qui manquoient à leurs ouvrages, ils crurent qu'ils avoient peur, et résolurent de les assaillir dans leurs retranchemens. Ils les attaquèrent par trois différens endroits. L'assaut fut opiniâtre et furieux du côté des Turcs; mais la résistance des Polonais fut si vigoureuse, qu'ils les repoussèrent de tous côtés et les mirent en fuite.

Les Cosaques les poursuivirent jusque dans leur camp, où ils mirent tout en alarme ; et ils étoient même dans le dessein de pousser leur victoire plus avant, si le général, qui ne vouloit pas exposer ses troupes pendant la nuit, dont on étoit déjà menacé, ne leur eût refusé le secours qu'ils lui envoyèrent demander. De sorte qu'ils furent obligés de s'en retourner au camp, également chargés du butin qu'ils avoient fait dans les premières tentes des ennemis, et couverts de la gloire qu'une action si hardie leur avoit acquise.

Le Prince ne se trouva point à ce combat, parce qu'à son arrivée au camp il fut saisi d'une fièvre violente qui l'obligea de garder le lit, et dura même très-long-temps : l'impatience qu'il avoit de guérir, et le chagrin où il étoit de se voir hors d'état de combattre, augmentant tous les jours son mal, il fut enfin réduit à une extrême foiblesse. Quelque temps après le général tomba aussi malade, et devint tout languissant; ce qui ne l'empêcha pas néanmoins de faire une action très-vigoureuse, dans une troisième attaque que donnèrent les Turcs au camp des Polonais, entre son quartier et celui de Lubomirski. Les officiers auxquels on avoit donné le soin de ce poste, n'avoient pas fait leur devoir. Les Turcs, qui s'en étoient aperçus, les avoient surpris, et les ayant enlevés, poursuivoient leur victoire avec chaleur : lorsque le général, prévoyant le désordre que cette irruption alloit apporter dans tout le camp, si l'on n'en arrêtoit promptement le cours, forma un escadron de six ou sept cents chevaux, et se mettant à leur tête, se jeta le premier l'épée à la main dans le plus fort de la mêlée. Ceux

qui le suivoient ayant fait comme lui, il se livra un effroyable combat. Les Turcs furent néanmoins obligés de céder à la valeur du général, qui les mena battant jusque dans leur camp, après en avoir tué plus de six mille à la vue du Sultan, qui en pleura de dépit, et qui commença dès-lors à perdre l'espérance d'une conquête que ses flatteurs lui avoient représentée si facile.

Parmi ces succès, l'armée Polonaise ne laissoit pas que de souffrir de grandes incommodités. On y manquoit de vivres, de fourrages et de poudres ; parce que les Turcs avoient des camps volans au-delà de la Tyre, qui lui empêchoient la communication avec la Podolie et les autres provinces, où il auroit pu s'en fournir. Il y avoit parmi ces soldats des maladies contagieuses qui en faisoient mourir beaucoup ; les Cosaques, qui n'étoient pas payés, se mutinoient; le secours que le Roi devoit amener étoit encore fort éloigné : la noblesse ne se pressant pas de monter à cheval, et le Roi s'étant amusé, par un contre-temps que l'Histoire n'a pu pardonner à un si grand Prince, à faire la cérémonie de l'investiture de Guillaume, Electeur de Brandebourg, que son père avoit laissé héritier de la Prusse ducale, dépendante de la couronne de Pologne. La présence du Prince et le respect extraordinaire que tous les gens de guerre avoient pour sa personne, empêchoit beaucoup le désordre que tant de maux auroient pu causer dans l'armée : mais le Prince jugeoit bien lui-même, que si la guerre duroit plus long-temps, la nécessité et la faim seroient plus fortes, pour faire sortir les soldats hors des bornes du devoir, que son autorité pour les y tenir.

Dans cette pensée il fit assembler le Conseil de guerre dans sa chambre, car il ne sortoit point encore du lit, pour délibérer avec les principaux officiers de l'armée, sur ce qu'il y avoit à faire, dans l'état où se trouvoient les choses. On y résolut d'un commun consentement, que l'on attaqueroit les Turcs dans leur camp pendant la nuit, parce que l'on avoit remarqué que ces barbares, se fiant sur leur grand nombre, n'avoient pas eu soin de le fortifier. Mais cette entreprise ayant toujours été traversée par quelque accident, Osman qui en fut averti, fit dessein de prévenir le Prince, et de l'aller attaquer avec toute son armée : la mauvaise humeur où l'avoit mis le malheur qu'il avoit eu jusqu'alors dans cette guerre, le faisant résoudre à tout riquer pour la finir.

Pendant que le Sultan se préparoit à cette entreprise, Chodkievic, général de l'armée Polonaise, fut emporté par sa maladie. Sa mort fut semblable à sa vie, qui avoit été si pure et si pleine de piété, qu'il se confessoit tous les samedis. La Pologne perdit en sa personne un des plus grands capitaines qu'elle eût jamais eu. C'est de lui qu'est ce mot célèbre et si guerrier qu'il dit lorsqu'on lui vint annoncer l'arrivée du Grand-Seigneur à Choczin, avec ce nombre effroyable de troupes qui composoient son armée : *Nous verrons si ce que l'on dit est vrai, nous les compterons avec l'épée.* Cette mort affligea extrêmement toute l'armée, mais la présence du Prince empêcha les désordres qu'elle y auroit pu causer. Son autorité y étoit si grande, que quelque répugnance qu'eussent les troupes de Lithuanie d'obéir à un chef Polonais, elles se soumirent en sa considération à Lubomirski,

qui exerça la charge de général depuis la mort de Chodkievic.

Les ennemis donnèrent bientôt occasion à ce nouveau chef de faire voir qu'il étoit digne d'un si bel emploi. Osman brûlant d'impatience de réparer les pertes qu'il avoit souffertes, et de rétablir la réputation de ses armes par quelque action éclatante, sortit un matin de son camp à la tête de son armée rangée en bataille, et fit donner un assaut général aux Polonais, par tout ce qui lui restoit de troupes en état de servir. Jamais la Pologne ne fut plus sensiblement assistée du ciel, qu'en cette importante occasion, où il ne s'agissoit de rien moins que de la religion et de la liberté, et où, pour soutenir ces grands intérêts contre toute la puissance de l'empire Ottoman, elle n'avoit plus que les restes d'une armée manquant de tout, et ruinée par les maladies et par six semaines de combats presque continuels. La bataille dura depuis l'aube du jour, jusqu'au coucher du soleil. Les premières heures en furent assez heureuses aux Turcs, les Janissaires ayant bien fait leur devoir dans la première chaleur du combat: mais ils furent enfin repoussés par les gardes du Prince, qui, malgré son extrême foiblesse, se faisoit porter en litière dans tous les lieux où il croyoit sa présence nécessaire. Depuis qu'ils eurent une fois lâché le pied, ils furent toujours battus et mis enfin en déroute, et le Sultan s'enfuit avec le reste de cette armée effroyable qui avoit donné de la terreur à toute l'Europe.

Pendant que le prince de Pologne faisoit ainsi l'office de Josué, combattant contre les Infidèles; le bienheureux Stanislas faisoit celui de Moïse, levant les mains vers le trône de Dieu,

pour obtenir la victoire aux siens. Les historiens de Pologne, et ceux qui ont travaillé aux procès faits à Caliz, à Cracovie et à Rome pour la Canonisation du bienheureux Stanislas, racontent, qu'au même temps que la bataille dont nous venons de parler se donnoit à Choczin, plusieurs saintes ames virent en l'air un char magnifique sur lequel la Sainte-Vierge étoit portée, allant de l'Occident à l'Orient, par une route toute lumineuse, et ayant à ses pieds le bienheureux Stanislas, qui lui montroit l'armée Polonaise, alors aux prises avec les Turcs, comme s'il l'eût priée de la prendre en sa protection, et de la rendre victorieuse.

Le père Nicolas Oborski fut un de ceux que Dieu voulut bien favoriser de cette vision, et il la publia à Caliz, où il demeuroit alors, longtemps avant que l'on y eût pu apprendre ce qui se passoit à Choczin, éloigné de là de plus de cent lieues. Ce qui ne laissant plus lieu de douter que cette victoire ne fût un effet des prières et de la protection du bienheureux Stanislas, on lui rendit dans toute la Pologne de solennelles actions de graces. On les renouvelle encore tous les ans à Cracovie, par une célèbre procession qui se fait à une chapelle de la Cathédrale dédiée au Serviteur de Dieu, où cette apparition a été dépeinte, avec une inscription qui ajoute aux circonstances que nous venons de marquer, qu'au même temps qu'Osman sortoit du royaume, le chef du bienheureux Stanislas y entroit.

VII. Sur la fin du règne de Ladislas, les Cosaques se révoltèrent contre la Pologne, et allumèrent en ce royaume une très-dangereuse guerre. L'auteur de ce tumulte fut un soldat

de fortune, nommé Bogdan Kmielniski, que sa valeur avoit élevé par tous les degrés de la milice, jusqu'à la charge de général des troupes que les peuples de l'Ukraine sont obligés d'entretenir au service de cette couronne. C'étoit un homme d'un génie propre à conduire sûrement une grande entreprise. Il avoit ce feu et cette impétuosité naturelle à ceux de sa nation, autant qu'il en falloit pour être brave et vigilant, mais il n'en avoit pas l'emportement ni la précipitation. Tant qu'il crut ne pouvoir être maître, il n'y eut personne plus soumis que lui. Il n'étoit pas de ces esprits inquiets qui brouillent sans dessein, et qui ne cherchant point d'autre fruit des troubles qu'ils excitent que le plaisir de n'être pas en repos, embrassent inconsidérément la première occasion qui se présente de former un parti, et trouvent leur ruine en des révoltes ou qu'ils concertent mal, ou qu'ils n'ont pas la force de soutenir. Kmielniski vécut content de sa fortune, jusqu'à ce qu'il trouvât une ouverture à s'en faire une meilleure; et alors même il prit ses mesures de loin. Il aima mieux employer plus de temps à s'acquérir par ses bons offices les personnes qui lui étoient nécessaires, que de le faire plus vite, en leur découvrant un dessein qu'il ne vouloit faire éclater qu'après s'être assuré des secours et des ressources dont il avoit besoin pour l'exécuter sûrement. Car il vouloit se mettre en tel état, que son pis-aller dans cette affaire fût d'en venir un jour à un accommodement qui lui acquît de la réputation sans diminuer sa fortune. Ce fut dans cette vue qu'il affecta de la modération durant toute cette guerre, et qu'il eut soin de couvrir les défauts qui accompagnent

l'extrême ambition, par l'apparence des vertus opposées. En quoi, bien qu'il ne réussît pas auprès des personnes qui le connoissoient à fond, il fit toujours par-là ce que prétendent tous les rebelles sous les prétextes de justice et d'amour du bien public, dont ils colorent leurs soulevemens, conservant dans son parti ceux à qui un reste d'honneur et de conscience auroit pu donner quelque scrupule, et ne mettant pas le Prince dans la nécessité de ne lui pouvoir pardonner, si le désespoir de ses affaires l'obligeoit jamais d'avoir recours à sa clémence.

Il prit occasion d'un démêlé qu'il avoit avec un gentilhomme Polonais, pour faire éclater sa révolte, et il sut si bien se servir de cette conjoncture, pour ménager l'esprit des Cosaques, qu'il leur persuada que la persécution qu'on lui faisoit étoit un effet de la haine que la noblesse de Pologne avoit contre toute la nation. Il trouva l'esprit de ce peuple très-disposé à recevoir l'impression qu'il y prétendoit faire. Il y avoit déjà long-temps qu'ils se plaignoient que la noblesse les traitoit mal, qu'ils n'étoient en aucune considération dans l'Etat, qu'on les regardoit plutôt comme des esclaves que comme des sujets dont les services méritoient d'être reconnus. De sorte qu'à la première espérance que leur donna leur général de les affranchir de ce joug, ils s'attachèrent à lui et résolurent de suivre sa fortune.

Kmielniski s'étant ainsi assuré de ceux de sa maison, se retira dans les îles du Boristhène que l'on nomme Zapores, pour y attendre les Tartares qui l'y devoient venir joindre sous la conduite de Tohalbec, gouverneur de Précope, que le grand Kan son maître fut bien aise

d'occuper à une guerre étrangère, pour conserver la paix dans ses Etats, où cet esprit remuant avoit souvent excité de grands troubles.

Comme ces choses se passoient à l'extrémité du royaume, on n'en apprit rien que fort tard, ni à la cour qui étoit alors en Lithuanie, ni même à l'armée de Pologne, dont les chefs ne pensoient qu'à disposer leurs troupes à une guerre étrangère, pour laquelle le Roi faisoit faire de tous côtés de grands préparatifs. Ce qui donna du temps au général des rebelles d'augmenter son armée, par les recrues qu'il fit dans l'Ukraine et dans la Russie; et aux Tartares de se joindre à lui avant qu'on se fût mis en devoir de l'attaquer. On fut même si mal informé des particularités de cette rebellion et des forces du parti, que les généraux de l'armée de Pologne, croyant n'avoir affaire qu'à un petit nombre de Cosaques, se contentèrent de détacher quelques troupes pour les aller forcer dans leurs îles, où ils s'imaginoient que leur foiblesse les avoit obligés de se retrancher. Mais ils furent bien étonnés, lorsqu'ils apprirent que ces troupes avoient été défaites presque aussitôt qu'elles avoient paru à la vue des ennemis, et qu'ils se virent sur les bras une armée victorieuse, composée de cent quarante mille hommes, n'en ayant pas dans la leur plus de cinq ou six mille.

Une si grande inégalité de forces leur fit prendre le dessein de la retraite, mais les ennemis ne leur donnèrent pas le temps de l'exécuter. Car Kmielniski étant venu tomber sur eux à l'entrée d'un bois, dont les chariots de son équipage avoient occupé le chemin, ils furent obligés de tourner tête et d'accepter le combat, dans lequel ayant été trahis par les Ruthéniens

dès le commencement de la mêlée, et se trouvant accablés par le grand nombre des ennemis, ils furent taillés en pièces.

La nouvelle de cette défaite fut portée en Pologne presque en même temps que celle de la mort du Roi ; ce qui mit le royaume dans un désordre dont les ennemis se prévalurent pour ravager impunément toute la Russie, où ils exercèrent d'extrêmes cruautés, particulièrement sur la noblesse et sur les ecclésiastiques. De toutes les villes de cette grande province, Zamoiski et Prémislie furent presque les seules dont les rebelles ne se rendirent pas maîtres : la première s'étant trouvée en état de leur résister plus d'un mois, et la seconde ayant été protégée contre la fureur de ces barbares par un miracle visible du bienheureux Stanislas.

La place n'étoit nullement fortifiée, et les habitans ne prirent le parti de la défendre, que parce qu'ils avoient affaire à des ennemis de mauvaise foi, avec lesquels on ne pouvoit traiter sûrement. Ainsi plutôt préparés à mourir en braves gens, que prévenus d'aucune espérance de pouvoir conserver leur vie, ils se présentèrent sur leurs murailles, pour défendre un bastion fort foible et fort bas, par lequel les Cosaques firent leur première attaque. Pendant que ceux de la ville, qui pouvoient porter les armes, combattoient sur le rempart, les femmes et les enfans couroient en troupes par les rues, pleurant et jetant des cris pitoyables. Dans cette consternation si générale, un ecclésiastique qui sortoit de la ville, passant par les rues pour aller demander du secours à un homme de qualité, nommé Corniac, qui commandoit un petit corps de cavalerie assez proche de là,

remontra à ce peuple combien ces lamentations et ces cris confus étoient inutiles pour leur conservation. Il leur dit qu'il valoit bien mieux les tourner vers le ciel pour implorer l'assistance divine, et il leur conseilla en particulier d'invoquer la Sainte Vierge et le bienheureux Stanislas. Ces paroles eurent tout l'effet que l'ecclésiastique en avoit attendu. On vit incontinent ce peuple changer les hurlemens affreux qu'il faisoit auparavant, en des prières tendres et ferventes qu'il adressoit à la Mère de Dieu et à son bienheureux Protecteur. On en voyoit des troupes prosternées en terre, d'autres à genoux, levant les yeux et les mains au ciel. Les Juifs mêmes invoquoient le serviteur de Dieu : de sorte que l'on entendoit dans toute la ville retentir le nom du bienheureux Stanislas.

La confiance que ces pauvres affligés eurent en lui ne fut pas vaine. Les Cosaques ayant été très-vigoureusement repoussés à cette première attaque, les assiégés soutinrent le reste du siége avec un courage invincible. Les ennemis donnèrent trois fois l'assaut général à la place; mais ils y trouvèrent toujours tant de résistance, et ils y perdirent un si grand nombre de soldats, qu'ils furent contraints de se retirer. Ce qu'ils firent assez en désordre, Corniac les étant venu charger en queue avec toutes ses troupes.

Néanmoins, afin que les habitans de Prémislie n'attribuassent pas leur délivrance à ces secours humains, Dieu révéla à une personne de grande vertu qu'ils la devoient aux prières du bienheureux Stanislas : et le gouverneur même vit deux fois en songe le serviteur de Dieu qui lui donnoit courage, et qui l'assuroit de sa protection.

La conservation de ces deux places étoit un foible avantage contre des ennemis qui s'étoient déjà emparés d'une grande partie du royaume, et on les eût bientôt vus maîtres de tout le reste, si l'on n'eût eu soin de pourvoir l'Etat d'un chef capable de leur résister, par l'élection du prince Casimir, frère du roi défunt. Ce prince eut besoin de toute sa vigueur et de toute la fermeté de son courage, pour arrêter les progrès que les ennemis avoient commencé à faire durant l'interrègne. Car bien que le général des Cosaques n'eût jamais paru plus modéré qu'à l'avènement du Roi à la couronne, et qu'il eût même consenti en sa considération à une suspension d'armes pour quelques mois, il avoit néanmoins si bien su profiter de la conjoncture des choses pour l'avancement de ses desseins, qu'il avoit jeté les semences de la guerre dans toutes les parties de l'Etat, par la liaison qu'il avoit faite avec tout ce qu'il avoit pu découvrir de mécontens et de factieux. De sorte que le Roi se vit en même temps obligé de pourvoir à la sûreté de la Lithuanie, attaquée par Holota, avec une armée de quarante mille Cosaques, et de s'opposer à Kmielniski et au grand Kan des Tartares de la Crimée, qui entroient dans la Pologne avec quatre cent mille combattans. Tout ce que put faire ce prince dans cette nécessité pressante, fut d'assembler dix-huit ou vingt mille hommes de troupes réglées, et de faire monter la noblesse à cheval pour se mettre à la tête, pendant que le duc de Razivil donnoit ordre aux affaires de Lithuanie, et que Firlei et Lancoronski tâchoient avec neuf ou dix mille hommes d'amuser le grand Kan et le général des Cosaques sur les frontières de la Pologne. Mais

comme toutes choses ne se font que lentement dans un état où le prince n'est pas toujours le maître, les ennemis eurent le temps de connoître la foiblesse de l'armée Polonaise, et de la venir investir à Sbaras dans la Podolie, où elle s'étoit fortifiée en attendant le Roi.

Il y avoit déjà près de cinq semaines qu'ils subsistoient en cet état, et ils n'espéroient presque plus d'être secourus, lorsqu'ils trouvèrent un billet au bout d'une flèche tirée du camp des ennemis dans le leur, par lequel un gentilhomme polonais, qui s'étoit trouvé par hasard engagé dans le parti des rebelles, les exhortoit à prendre courage, et les avertissoit de l'arrivée du Roi. On s'aperçut bientôt que cet avis étoit véritable, par le partage que les ennemis firent de leurs troupes, dont une partie demeura au camp pour continuer le siége, et l'autre marcha vers Sbrovie, pour aller combattre le Roi, qui s'étoit déjà avancé jusque-là, n'ayant guère plus de vingt mille hommes. Kmielniski et le grand Kan commandoient en personne ce dernier corps, composé de soixante mille Tartares et de quatre-vingt mille Cosaques; et ils firent une si grande diligence, qu'ils arrivèrent à Sbrovie, sans que les coureurs du Roi eussent pu découvrir leur marche; si bien que l'armée royale se trouva tout d'un coup investie de ce grand nombre d'ennemis, et attaquée de tous côtés.

Un camp volant de Tartares la chargea d'abord par derrière, et obligea les troupes de Prémislie, de Sapieha, de Vitusque et d'Ostrog à tourner la tête. On combattit en cet endroit-là durant six heures avec divers évènemens; et l'on y perdit de fort braves gens de part et d'autre. Cependant les ennemis attaquèrent aussi le

gros de l'armée, dont Ossolinski, grand chancelier du royaume, commandoit l'aile droite; George Lubomirski, comte de Visnie, l'aile gauche; et le Roi, le corps de bataille. L'aile droite soutint l'effort des ennemis avec une fermeté qui les obligea de tourner contre l'aile gauche. Ils y furent reçus avec le même courage, mais avec moins de bonheur; et le désordre qu'ils y mirent alloit causer la défaite entière de l'armée royale, si le Roi, averti de ce danger, ne se fût avancé l'épée à la main, pour aider aux chefs à faire retourner au combat les soldats qui lâchoient le pied. Il se mit lui-même à leur tête, et se mêla le premier parmi les ennemis avec une résolution qui donna du courage aux plus lâches, et qui fit pencher la victoire de son côté; mais la nuit sépara les combattans, et les obligea de se retirer dans leur camp.

Le Roi ne fut pas plutôt dans le sien, qu'il tint conseil de guerre pour délibérer sur les mesures qu'il falloit prendre pour le lendemain, voyant ses troupes fatiguées de cette journée sanglante, et jugeant bien que les ennemis n'en demeureroient pas là. Une des résolutions que l'on prit dans cette assemblée, fut que l'on tâcheroit de désunir les Tartares d'avec les Cosaques. Le Roi en écrivit à leur Empereur, qui avoit en son particulier de grandes obligations à la Pologne, où il avoit été prisonnier sous le règne de Ladislas, et très-favorablement traité. Cet expédient eut tout l'effet que l'on s'en étoit promis, car bien que le lendemain on combattît avec la même chaleur que l'on avoit ce jour-là, le succès en fut néanmoins si favorable aux Polonais, que le Tartare se résolut

de traiter la paix avec le Roi, ce qui se fit avec beaucoup de satisfaction de part et d'autre. Kmielniski fut compris dans le traité, et reçut son amnistie, après qu'il l'eût demandée au Roi avec des larmes qui auroient été des marques d'un véritable repentir dans un homme moins dissimulé que lui. La paix étant ainsi conclue, on envoya des couriers à Sbaras pour délivrer l'armée de Filei qui y étoit assiégée, et en Lithuanie pour en donner avis au duc de Razivil, qui faisoit la guerre aux rebelles en ce pays-là, et qui avoit remporté sur eux de grandes victoires.

Cette tranquillité ne dura qu'autant de temps qu'il en falloit au général des Cosaques pour se mettre en état d'exciter de nouveaux troubles : car il étoit si accoutumé à commander, qu'il ne pouvoit plus obéir. Aussitôt qu'il fut de retour dans sa province, il s'occupa à renouer ses liaisons avec les mécontens, et à en faire des nouvelles avec la Porte et avec le grand duc de Moscovie. Le Roi en ayant été averti, fit assembler une diète à Varsovie, où il fut résolu qu'on lèveroit cinquante mille hommes aux dépens de la République, pour aller combattre les rebelles, avant qu'ils eussent pu ramasser toutes les forces de leurs alliés. Mais on ne put faire tant de diligence que Kmielniski n'eût le temps de mettre sur pied plus de trois cent mille hommes, tant de ceux de sa nation que des Tartares, dont il avoit su se conserver l'amitié par des services importans qu'il leur avoit rendus.

Le rendez-vous des troupes du Roi fut à Socal, où le grand général Potoski se trouva le premier. Lancoronski l'y vint retrouver avec

neuf mille hommes qu'il amenoit de la Podolie, après avoir pourvu à la sûreté de Caminieck, place importante sur la frontière. Le Roi partit de Varsovie le 13 d'avril de l'année 1651, après avoir reçu, par les mains du Nonce apostolique, l'épée bénite et le chapeau que le Souverain Pontife a coutume d'envoyer aux Rois. Il passa par Lublin, où il demeura quelque temps pour attendre des troupes qui ne l'avoient encore pu joindre. Ce fut là que ce Prince recommanda le succès de la guerre qu'il alloit entreprendre, au bienheureux Stanislas, et qu'il mit sa personne et son armée sous sa protection. Il passa toute une nuit en prière devant l'Image miraculeuse dont nous avons parlé, demeurant durant un fort long espace de temps prosterné en terre au pied de l'Autel, où il fit vœu de faire faire un riche ornement à la sainte Image, s'il plaisoit à Dieu de bénir ses armes, et de le rendre victorieux de ses ennemis.

Ainsi, plein de confiance en l'intercession de son bienheureux protecteur, il partit de Lublin, et ayant joint le grand Général à Socas, ils marchèrent ensemble vers Bérétesque, place située sur le Ster vers la Podolie, où ils furent à peine arrivés, que les ennemis les joignirent et leur présentèrent la bataille. On commença par les escarmouches; mais l'impatience d'en venir à un combat décisif, étant égale dans les deux partis, les armées parurent bientôt rangées en bataille à la vue l'une de l'autre. Le grand Général commandoit l'aile droite de celle du Roi; il avoit avec lui le comte de Visnie, grand Maréchal, Sobieski, dont la valeur et le mérite a porté le Roi à unir en sa personne ces deux importantes charges, Opalinse et plusieurs au-

tres. L'aile droite étoit conduite par Calinouskt, assisté du duc de Visnoviski, père du Roi d'aujourd'hui, du duc d'Ostrog et du prince de Zamoisque. Le Roi menoit le corps de bataille, composé de la cavalerie de Vehier, palatin de Mariembourg, du régiment des gardes, des troupes du prince Charles, frère du Roi, de celles de Boguslas Razivil, grand écuyer de Lithuanie, et de plus de cinq cents jeunes volontaires des meilleures maisons du royaume.

L'armée ennemie étoit disposée en forme de croissant, le long d'une grande suite de collines qui s'étendoient fort loin des deux côtés. Les Tartares occupoient le milieu du champ de bataille, toute l'aile gauche et une partie de l'aile droite, à la pointe de laquelle le général des Cosaques avoit placé ses troupes. Le combat commença par l'aile droite de l'armée royale, et ce fut le duc de Visnoviski qui obtint le premier permission de charger les Cosaques qu'il avoit devant lui.

Ces rebelles reçurent le duc avec une résolution qui fit long-temps balancer la victoire, et leur grand nombre commençoit même à faire plier ses gens, s'il ne lui fût venu du secours. Mais alors ses soldats, reprenant une nouvelle vigueur, retournèrent à la charge avec tant d'impétuosité, qu'ils rompirent les premiers bataillons des Cosaques, et les ayant renversés sur ceux des Tartares, ils mirent les uns et les autres en déroute. Durant ce temps-là le Roi avoit attaqué le gros de l'armée ennemie, et avoit chassé les Tartares des collines qu'ils avoient occupées, par le moyen de son artillerie qu'il faisoit marcher devant lui. Mais il s'en fallut peu que cet avantage ne lui

coûtât la vie ; car, s'étant posté sur une de ces éminences, pour donner plus aisément ses ordres à toutes les parties de son armée qu'il avoit en vue, les ennemis s'en aperçurent et pointèrent quelques pièces de canon de ce côté-là. Les boulets passèrent fort près de Sa Majesté, et il y en eut qui tombèrent aux pieds de son cheval. Le Roi fut le seul de sa troupe que ce danger n'étonna pas ; et quelques prières que lui fissent ceux qui se trouvèrent alors auprès de lui, pour l'obliger à quitter ce poste, exposé à une batterie que les ennemis avoient dressée sur le bord d'un bois qui en étoit proche, il voulut y demeurer.

L'empereur des Tartares n'eut pas la même fermeté dans une pareille rencontre. Un de ses gens ayant été tué d'un coup de canon auprès de lui, il en fut si épouvanté, qu'il prit la fuite, et attira après lui le reste de l'armée. L'aile droite des Polonais que l'on avoit occupée à observer un corps de Tartares qui s'étoit mis en embuscade dans le bois dont nous venons de parler, n'eut presque point d'autre emploi que de poursuivre les fuyards ; le général des Cosaques fut du nombre, quoique ceux de sa nation se fussent retranchés dans leur camp après la perte de la bataille, où ils eussent encore long-temps résisté aux vainqueurs, s'ils n'eussent point été abandonnés de leur Chef. Mais Kmielniski avoit des ressources plus sûres que l'appui d'une armée assiégée, et tout étonnée de sa défaite. Elles ne lui purent néanmoins servir dans la suite du temps que pour faire une paix honorable

avec le Roi : ce prince ayant mérité que le Ciel continuât toujours depuis de bénir ses armes contre les rebelles, par la reconnoissance qu'il témoigna envers Dieu, et par la fidélité qu'il eut à s'acquitter du vœu qu'il avoit fait au bienheureux Stanislas, aux prières duquel il s'est toujours cru redevable de cette victoire.

FIN.

UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 083222197